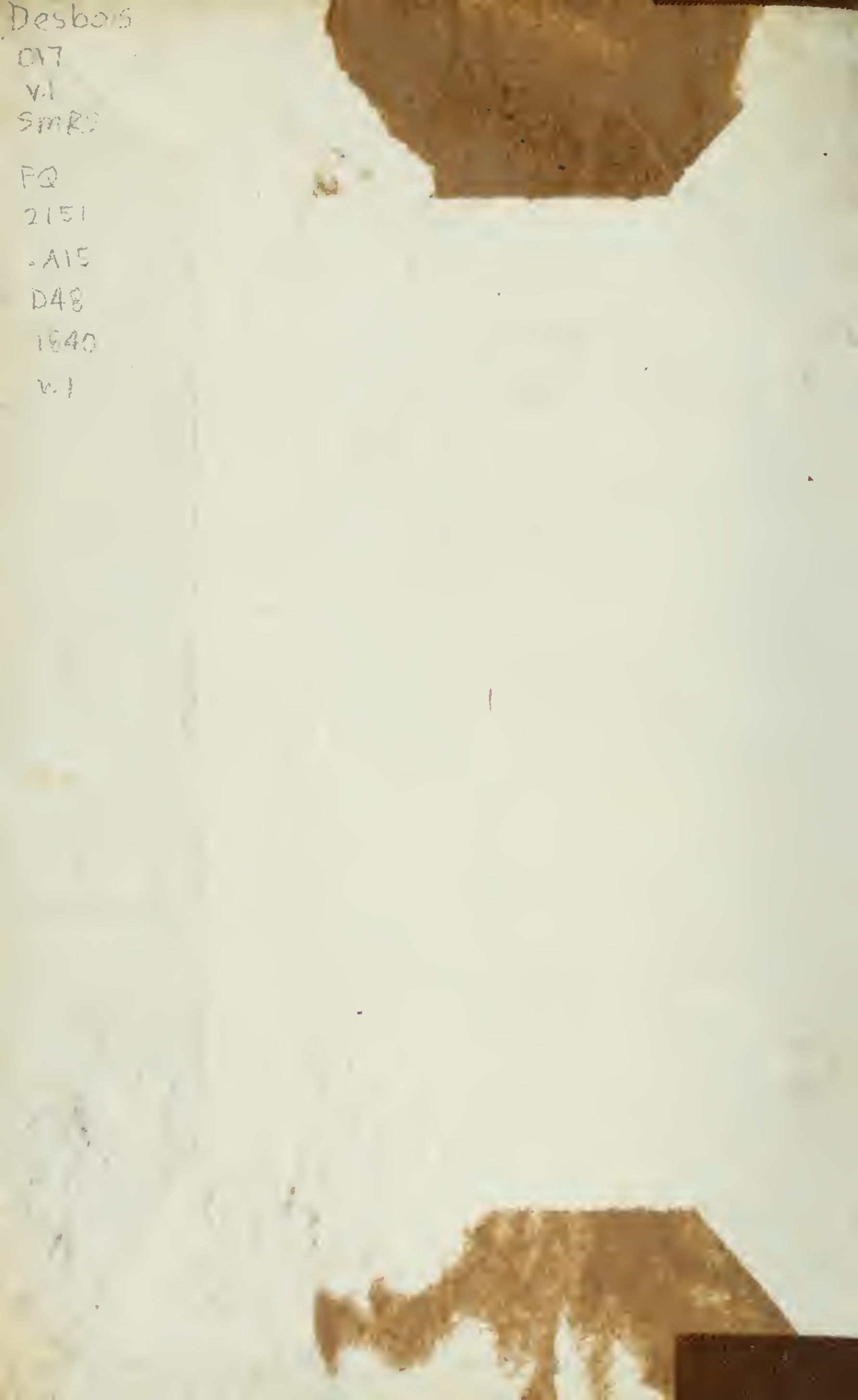




[2 romans en 1 vol]
pp 1 et 205

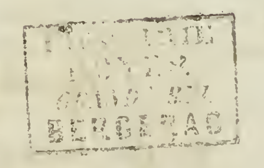
Postérité du Tartufe de Chateaubriand

Roman des origines, & suite de
la conversion d'un romancier -

L'éditeur a craint que le sujet religieux
ne nuisît au succès [illegible] [illegible], et
n'a mentionné que le 2e ouvrage à
la page de titre -

LES DEUX SOEURS.

en p. 205 –



Imprimerie de E. Dépée, à Sceau.

LES

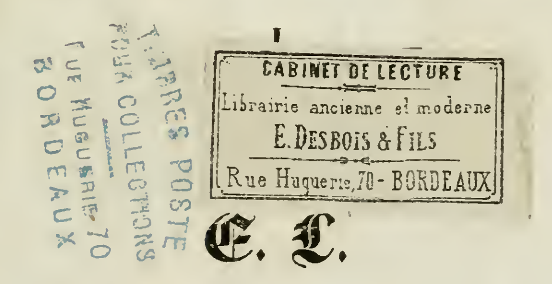
DEUX SOEURS

SCÈNE DE LA VIE D'INTÉRIEUR

PAR

Madame JUNOT D'ABRANTÈS,

Auteur de la Duchesse de Valombray, de Blanche, d'une Vie de Jeune Fille.



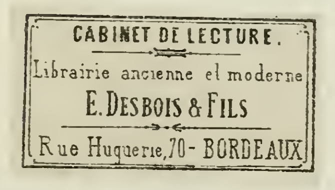
PARIS.
CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,
RUE SAINT-JACQUES, 38.

1840.

SALOMITH.

Chronique Juive.

Mme JUNOT D'ABRANTÈS.

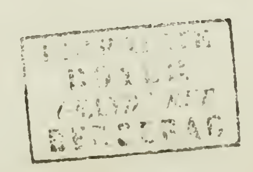


Jésus estoit homme sage, si toutefois il est juste de l'appeler homme; car il faisoit des œuvres admirables. C'estoit le Christ, et Ponce Pilate le condamna à être crucifié. Quelque chose qu'il y eust, ceux qui avoyent commencé à l'aymer, ne laissèrent pas de l'aymer pour l'ignominie de sa mort; car il leur apparut vif le troisième jour après. Et jusqu'à ce jourd'hui, il y a une race de chrétiens qui dure encore, lesquels ont prins son nom de luy.

(Hist. de Josephe.)
(Antiquités judaïques, liv. 18)
(Traduction de Bourgoing, 15, l. 2.)

I.

Dans une petite ville de la Galilée, ville à jamais célèbre dans l'histoire du monde, à Nazareth, un vieillard nommé Siméon, et sa fille, Salomith, vivaient retirés et solitaires, heureux comme ceux qui ne



souhaitent rien des choses de la terre. Ils étaient pauvres, mais leurs vertus avaient donné à leur position obscure quelque chose d'illustre; et le vieux Siméon, et la jeune Salomith, étaient vénérés par le peuple de Nazareth. Car, quelques pauvres qu'ils fussent tous deux, ils n'avaient jamais refusé l'aumône à celui qui la demandait, ni leurs pleurs à ceux qui étaient malheureux.

Siméon était de la race de David; de cette antique tribu de Juda, d'où tant d'illustrations étaient sorties, et d'où venait de naître, enfin, la plus grande de toutes, le prodige de la terre, l'Homme-Dieu, créateur et sauveur, le Christ, fils de Marie,

dans le temps, et de Dieu dans l'éternité.

Patient dans les maux du corps, et dans les peines qui avaient éprouvé sa longue carrière, Siméon, était arrivé à l'âge de 80 ans, résigné comme Job, malheureux comme lui, et n'ayant conservé, de ses richesses passées, que le souvenir, et l'abandon complet entre les mains du Dieu qui les lui avait retirées.

Jadis il avait eu de nombreux troupeaux dans ses étables, et au temps de la moisson, il avait vu ses greniers remplis d'épis mûrs et superbes.... Il avait perdu tout cela; mais d'autres pertes plus cruelles encore,

l'avaient aussi trouvé inébranlable dans sà foi et dans sa résignation.

Père d'une nombreuse famille, il vit descendre tour-à-tour dans la tombe, quatre fils, trois filles, et leur mère, morte la dernière, n'ayant plus la force de supporter tant de malheurs!

Il lui restait une fille; dernier trésor, qui à lui seul remplissait la place vide qu'avaient laissée tous les autres!...

Elevée au milieu des souffrances et des privations, à côté d'un vieillard qui ne savait plus sourire, Salomith avait passé sa jeunesse dans la prière et le travail; son printemps décoloré, ne connut jamais aucune

fête ni aucun plaisir : jamais, comme les autres jeunes filles de Nazareth, elle n'avait été chercher au milieu de ses compagnes, la gaieté et les conversations de son âge. Sa beauté même, n'avait encore frappé personne ; et n'inspirait ni orgueil pour elle-même, ni envie pour les autres ; on n'y pensait pas.

Durant l'été, les occupations au dehors ne manquaient pas à Salomith ; elle veillait aux récoltes, bien légères il est vrai, mais qui étaient néanmoins suffisantes à leur subsistance ; elle recueillait les dattes, les figues, les raisins, pour leur nourriture au temps de la saison pluvieuse. Alors, les soirées devenues plus tristes et plus longues, Siméon, occupé à faire des corbeilles d'osier,

ou des filets pour les pêcheurs, racontait à sa fille, tout en travaillant, les longues histoires et les légendes merveilleuses du temps des patriarches et des prophètes. Le commencement de la grandeur du peuple hébreu sur la terre, ses triomphes, la protection de Dieu, pour ce peuple toujours ingrat et coupable. Il lui contait surtout, l'histoire particulière de la maison de Juda; la plus haute, la plus élevée des tribus d'Israël. Les crimes et les vertus de ses rois; David repentant et soumis, devenu grand par la sainteté de son repentir; les prophètes annonçant à différens intervalles la venue du Christ, et du Messie promis à Israël.

Mais Siméon n'avait vu, hélas! aucun de ces temps glorieux! Pour lui, les souvenirs

de sa patrie et ceux de sa propre vie, n'avaient rien de doux ni de consolant.

Tout jeune encore, il avait vu piller le temple, profaner le sanctuaire, établir les idoles et placer à côté de l'arche d'alliance, les statues des dieux païens. A Jérusalem, à Samarie, à Nazareth, et dans tous les pays d'alentour, la domination romaine avait, comme dans le reste de l'univers, établi sa puissance et ses lois, et imposé aux Juifs la religion triomphante, que, peu de temps après, le martyr du Calvaire, devait éteindre et renverser à son tour.

La petite maison de Siméon était située près de celle qu'habitaient Joseph et Marie, tous deux aussi de la race de David comme lui. Chaque jour, depuis bien des an-

nées, Siméon allait dans cette demeure pauvre et obscure comme la sienne, chercher pour ses maux, la force et les conseils; et Salomith, pour son avenir, les soins et les exemples dont elle avait besoin.

Un jour, tandis que Siméon et sa fille étaient tous deux occupés à travailler, ils entendirent frapper doucement à la porte de leur cabane.

Salomith quitta le lin qu'elle filait, et courut ouvrir.

Il faisait déjà nuit; la pluie tombait à torrens, et un orage affreux embrasait l'atmosphère.

Un homme grand, jeune et robuste, parut au seuil, demandant asile pour la nuit à Siméon l'hospitalier. C'est ainsi que

dans Nazareth on appelait le pauvre vieillard.

L'étranger parlait assez mal l'hébreu ; mais son parler n'avait cependant rien de désagréable ; à sa démarche, à son langage, on comprenait que c'était un homme libre et riche peut-être ; rien en lui n'annonçait l'esclavage et surtout la volonté de la servitude.

— Entrez, mon hôte, dit Siméon en le saluant à la porte ; ici on ne trouve que des amis ; et ma fille et moi nous ne trahissons personne.

Le jeune homme se débarrassa alors de son casque et de son manteau, les secoua dehors tant ils étaient mouillés ; puis il s'approcha du feu de sarmens qui pétillait dans

le foyer, et que Salomith avait ranimé à son arrivée.

— Ma fille, dit le vieillard, préparez un bassin, afin que je puisse laver les pieds de notre hôte. Jeune homme, lui dit-il, en voyant que l'étranger ne voulait pas accepter ce service, c'est l'usage en Israël, depuis des temps fameux. Vous ignorez que le véritable Hébreu doit toujours observer l'hospitalité; mon âge ne me dispense pas d'obéir à cette loi : acceptez donc.

Salomith s'agenouilla à côté de son père, afin de diminuer le plus qu'il lui était possible les fatigues qu'il pouvait éprouver, elle soutenait les pieds du jeune homme; elle présentait les linges blancs et chauds;

et quand cela fut fait : ma fille, dit Siméon, achevez à votre tour de remplir les lois de l'hospitalité ; préparez le souper ; donnez de notre meilleur vin, de notre lait le plus pur, et mettez sur la table des dattes, des figues et des mûres fraîches.

Le jeune homme remerciait à tous momens le père et la fille pour les soins qu'ils lui prodiguaient.

— Ainsi donc, dit Siméon, comme s'il ne l'écoutait pas ; ainsi donc, vous voyagez en Galilée. D'où venez-vous ? où allez-vous, jeune homme? retournez-vous dans votre patrie, où venez-vous dans la nôtre ? quel but mettez-vous à votre voyage?

— Hélas! reprit le jeune homme, mon

voyage est loin d'être fini; c'est à peine si je puis espérer en atteindre un jour le terme! Sommes-nous seuls, dit-il en regardant de tous côtés.

— Nous sommes seuls, reprit Siméon.

— Je suis déserteur des légions romaines, dit le jeune homme à voix basse, et je m'appelle Vellorax, je fuis la perséution des Romains.

— Vous fuyez la persécution, dit Siméon en levant les yeux au ciel, d'autres la chercheraient!.. Vous croyez échapper à la domination romaine, étrange folie! et pourquoi fuyez-vous; n'étiez-vous pas soldat, et dès-lors lié par un vœu à l'armée que vous abandonnez aujourd'hui? et d'ailleurs, pourquoi

fuir les épreuves que Dieu nous envoie? Il vaut mieux se soumettre. Il faut prier et souffrir.

Le ton avec lequel Siméon prononça ces paroles, étonna Vellorax. Le courage est ordonné dans toutes les religions. La nôtre seule sut apprendre que les larmes étaient un bonheur! Et déjà cette grande parole qui devait faire l'univers chrétien, avait été prononcée sur la montagne :

« Bienheureux ceux qui pleurent!.. »

Vellorax regarda Siméon avec respect, mais il ne le comprit pas. Qui lui avait donc enseigné ces paroles soumises, cette joie dans les épreuves? Qui lui faisait regarder

tous les maux, la servitude, l'exil, le travail, comme des bénédictions?

Oh Christ! n'étiez-vous donc pas déjà à Nazareth!...

Après avoir remercié Siméon, le jeune homme lui dit :

— Je suis né dans la Gaule Germanique; dans ce pays riche et fertile dont les forêts séculaires ombrageaient ma tête, dont les fleuves, les torrens, les rives délicieuses ont subi, comme toute la terre, le joug des Romains.

Ils ruinèrent nos villes et nos villages; nos campagnes vertes et fleuries furent arrosées de notre sang! et nos arbres abattus tombèrent sur le sol, dépouillé de verdure comme eux. — Nous vivions en paix, con-

tens des richesses que la nature nous avait prodiguées ; aimant les arts et les sciences, capable de former un grand peuple, et déjà grand, pouvant devenir plus grand encore.

Les Romains nous emmenèrent en servitude. Quelques-uns d'entre nous dont la naissance et la fortune imprimaient à leurs yeux quelque respect, furent reçus dans les légions romaines. Je fus de ce nombre, mais que m'importe d'être citoyen de Rome. Rome est avilie, dégradée par ses vices et ses lois sanguinaires. Je me serais peut-être soumis aux enfans de la vieille république, car je les aurais estimés plus grands que moi. Mais non pas ceux d'aujourd'hui! une nature primitive comme la mienne, ne peut s'ennoblir au milieu des

Romains! je me corromperais avec eux, et je ne les rendrais pas meilleurs.

Je retourne en Germanie. Si j'aï assez de bonheur pour trouver un asile sûr pendant quelque temps, je suis sauvé!

—Alors vous l'êtes déjà, reprit Siméon avec vivacité, car vous ne sortirez de cette maison qu'au jour où votre sûreté sera assurée.

—Merci, dit Vellorax en serrant la main de Siméon, merci... Je reverrai donc ma mère... dit-il en essuyant furtivement une larme qui tombait de ses yeux. Elle est morte, peut-être, morte victime de ces misérables tyrans! Cependant quand je fus fait prisonnier et qu'il me fallut enfin céder au nombre et me rendre, je dis à ceux qui m'enlevaient à ma mère : Respectez-la, du moins, épargnez-

la. Ne lui faites point de mal, et je vous suivrai comme un agneau, si vous me jurez d'épargner ma mère.

Ils me l'ont promis. J'avais quelque réputation dans le pays, j'étais brave, jeune et fort, ils faisaient plus de cas de moi que de ma pauvre mère, délicate, faible, craintive. Qu'auraient-ils fait d'elle? Comment eût-elle supporté le voyage? Elle serait morte avant d'arriver à Rome, pour grossir le nombre des esclaves autour du char triomphal... Oh! vengeance, dit le jeune homme, en frappant son front de sa main nerveuse. O crime! Comment l'humanité peut-elle ainsi outrager l'humanité? Malédiction! on m'a vu suivant le char de triomphe!., César, fier de sa conquête, comme si elle était la sienne,

nous regardait en riant. Moi je le regardais aussi... et mes yeux devaient lui dire :

» Nous nous vengerons un jour, César. Alors tu ne seras plus le maître et je ne serai plus l'esclave. Alors tu souffriras aussi, et plus que je ne souffre aujourd'hui !... »

— Paix et silence, dit Siméon en interrompant le jeune homme. Ces murs n'entendent jamais une malédiction, et Salomith ne connaît que les paroles de miséricorde.

— Oh ! cela doit être, dit Vellorax avec amertume. Vous êtes en paix tous deux, étrangers à la vie... l'un par oubli, l'autre par ignorance.

— Jeune homme, dit Siméon, tu te trompes peut-être. On oublie bien des choses, il est vrai... on oublie bien l'amour !... mais crois-

moi, on n'oublie pas ses malheurs. Tiens, continua-t-il, regarde ce mur. Vois ces longues boucles de cheveux, coupées à l'heure de la mort sur chacune des têtes qui me furent chères. Compte-les, elles sont au nombre de sept, et je serais, sans ma Salomith, exilé au milieu même de ma patrie, seul, entouré de tous ces morts que j'ai aimés!...

Cependant il faut bien accepter les maux que l'Éternel envoie, mais en parler m'a toujours paru bien inutile, et les taire, ce n'est pas les mépriser ; c'est obéir.

Et qu'espères-tu ? dit Siméon, qui voulait changer le sujet de la conversation. Peux-tu croire faire à bon port ce rude et cruel voyage ?

—J'essaierai, dit Vellorax avec mélancolie. Peut-être serai-je assez heureux pour cela ! J'ai quitté les légions établies à Jérusalem comme la fête de Cérès allait commencer. C'est un temps de joie et de plaisir, on va s'amuser et recueillir les moissons. On s'occupera peu d'un soldat de plus ou de moins.

— Je l'espère, dit Siméon tristement. En tous cas, mon fils, comptez sur cet asyle ; il est inviolable. On ne vous découvrira pas ici, et si cela arrivait, le vieux Siméon ne vous abandonnerait qu'en perdant la vie.

Venez, dit-il, en prenant son hôte par la main, venez avec moi. Je vais vous conduire à la demeure que je vous destine. Ce n'est pas celle que je donne ordinairement

aux voyageurs. J'allais vous l'offrir, mais je veux que vous ayiez un asile plus sûr, plus retiré, où vous puissiez passer sans inquiétude le temps qui vous sera nécessaire pour échapper aux poursuites des Romains.

Siméon conduisit Vellorax au fond d'une petite cour; il ouvrit une porte fermée avec un loquet de bois, et lui montra une chambre boisée, donnant sur un jardin planté de figuiers, et dont une partie était semée d'orge et de blé. Salomith apporta, d'après l'ordre de son père, le linge le plus fin qu'elle put trouver chez elle, et se retira avec Siméon après avoir tous deux souhaité à leur hôte un doux repos.

Mais Vellorax ne put dormir, il était trop

agité, trop inquiet. Puis, dès qu'il commençait à s'assoupir un peu, il voyait aussitôt le beau et gracieux visage de Salomith, placé devant lui, comme une apparition.

Il croyait n'avoir jamais rien vu de si ravissant, parce qu'il n'avait rien vu de si modeste.

La modestie n'est-elle pas la première beauté d'une femme? L'opposition engendre souvent les sympathies. Plus l'homme ignore ce sentiment, plus il aime à le trouver dans cet être fait pour lui, dont l'ame a besoin d'être lue sur son visage, pour la compléter, pour l'animer d'un ensemble parfait. Il aime à trouver en elle, une émotion qu'il ne connaît pas. Lui qui ne sait pas rougir, il aime à voir rougir. Il

aime surtout d'en être cause. C'est la supériorité la plus marquée de la femme sur tous les êtres de la nature. Elle seule trahit malgré elle, par la rougeur, ses plus intimes pensées. Cette faiblesse même fait sa force. Dernier ouvrage du créateur, elle dut nécessairement recevoir la perfection de l'œuvre de Dieu. Ce fut par la modestie que Dieu termina ce grand œuvre.

Vellorax songea donc toute la nuit aux yeux baissés de Salomith, à cette expression délicieuse qu'il avait remarquée en elle, parce qu'elle était pure et bonne. Car l'ame concourt à la beauté du corps. L'enveloppe de l'une s'embellit au reflet de l'autre.

Dès qu'il fit jour, Vellorax fut tiré de

sa rêverie par les sons d'une voix extrêmement belle. C'était Salomith chantant un cantique d'Israel ; ancien souvenir des Hébreux dans le désert, sous la conduite de Moïse. En ce moment Salomith était occupée à cueillir des fruits aux arbres du verger.

La rosée abondante et la pluie qu'il avait fait la veille, avait rendu les figues et les mûres si fraîches, leur feuillage si vert, que Salomith les admirait en silence, et regardait le lever du jour qui se réflétait sur la cime des arbres avec une émotion religieuse. Tout-à-coup, croyant n'être aperçue de personne, car elle ne songeait pas à leur nouvel hôte, vaincue par l'admirable nature qui l'entou-

rait, elle posa les fruits qu'elle venait de cueillir sur un buisson de myrthes, et se mettant à genoux devant l'auteur de tant de merveilles, elle pria en silence. Ses yeux alors, levés au ciel, lui donnaient l'air d'une inspirée. Vellorax trouva qu'elle avait l'air d'une déesse, et fut au moment de se mettre à genoux..... mais devant elle.

Au bout de quelque temps, Salomith se leva, reprit en silence son travail, acheva de cueillir les fruits, et rentra dans la maison.

II.

Le temps s'écoula ; et Vellorax toujours chez Siméon, n'osait encore parler de départ.

Sa vie s'écoulait si légère et si douce,

dans cet asile où tout respirait la paix et le repos! Siméon était si bon et si vertueux, Salomith était si belle! Tous deux, unis l'un à l'autre par le premier de tous les liens de la terre, tous deux étaient si heureux l'un par l'autre ! Pour le pauvre exilé, pour le fugitif, le condamné! cette union de famille avait quelque chose de suave, qui lui faisait oublier qu'il lui manquait tout cela; il en jouissait comme eux.

Quelques jours étant passés encore, Vellorax dit à Siméon qu'il ne voyait aucun danger maintenant de sortir un peu dans la ville, n'étant connu de personne, et Siméon pensa de même.

Le soir, à l'heure où, derrière la montagne du Thabor, le soleil se couchait en

donnant un peu de fraîcheur à la terre, Siméon, Salomith et leur hôte, allèrent tous trois ensemble se promener aux environs de la ville. Vellorax admirait les teintes brillantes et colorées de ce soleil couchant sur la mer de Galilée, si chaud à Nazareth, si pâle dans son pays natal. Le souvenir de ses forêts si froides, de ses torrens glacés une partie de l'année, contrastait avec ce qu'il voyait de cette nature hâtive, où tout vit, tout se reproduit, où les nuits sont aussi vivantes que les jours, où les oiseaux reposent à peine quelques heures, où des hommes dorment sur la terre en gardant leurs troupeaux, sans autre abri que le ciel, sans autre sauve-garde que leur confiance même. Vellorax comprit alors que les peuples de

l'Orient devaient avoir une foi simple, uniforme, indivisible. Leurs mœurs patriarchales étaient la suite de leur croyance en l'unité d'un Dieu. Simples dans leurs adorations, ils l'étaient devenus dans leur vie. Ne mêlant aucune fable impure à leurs prières et à leurs méditations, la masse du peuple devait être restée chaste, pure, comme sa loi et sa divinité.

Cette promenade parut délicieuse à Vellorax, il ne se souvint pas d'en avoir fait une si belle de sa vie.

Les beaux sites, les vallées riantes, les fleurs nouvelles, sont la consolation du voyageur et du proscrit. L'homme jouit de la beauté de la nature, partout où cette beauté se déploie. C'est ainsi que sur le

globe, il n'est pour lui, à bien dire, ni terre natale, ni lieu d'exil ; qu'il est partout chez lui, et qu'un pays pas plus qu'un autre, n'est un lieu de regret ou de bénédiction !

Voyageur vers un autre monde, en celui-ci tout lui est prêté, rien ne lui est donné en héritage. Son établissement, dans la terre natale, comme dans la terre d'exil, est détruit en un jour, en une heure, par le souffle glacé de la mort qui renverse tout... et l'homme n'a fait nulle part ici-bas de bail avec l'Éternel!

Lorsque Siméon fut rentré, il prit sa navette et travailla à ses filets. Salomith dit quelque chose à l'oreille de son père.

— Oui, lisez, ma fille, lisez tout haut, reprit celui-ci avec une sorte d'orgueil, notre hôte ne peut être étonné de nous voir rem-

plir nos devoirs religieux; il accomplit les siens, sans doute, et ne peut nous blâmer.

Vellorax assura Siméon qu'il serait enchanté d'assister à la lecture de *leurs fables*, et qu'il les respecterait comme celles de sa propre religion.

Salomith ouvrit la Bible, et lut tout haut le livre de Samuel, qui raconte le règne du saint roi David.

Vellorax interrompait quelquefois la lecture par ses acclamations. Salomith avait deviné que le jeune homme se plairait à l'histoire d'un roi brave, conquérant et guerrier.

Puis, elle choisit dans les prophètes, lut Jérémie et ses prédictions redoutables déjà accomplies en partie. Siméon l'inter-

rompit pour l'apprendre à Vellorax. Celui-ci prit un véritable plaisir à entendre ainsi l'explication des Écritures.

A son grand regret, ces leçons finissaient trop tôt; Salomith s'en allait de trop bonne heure; car presque tous les soirs après la lecture de la Bible, Siméon disait à sa fille : Ma fille, il est temps de partir.

Et lorsque Vellorax se hasardait à lui demander où ils allaient ainsi tous deux, Siméon répondait :

— Nous allons chez Marie, l'épouse de Joseph le charpentier. Ils sortaient ainsi, sans lui offrir de les accompagner; et Vellorax n'avait pas osé le demander.

Un jour Salomith dit à Vellorax :

— Comment se fait-il, que lorsque vous

êtes venu nous demander asile, vous n'ayez pas été de préférence à la maison de Marie? On a dû vous l'indiquer comme la première de toutes les maisons charitables, n'est-ce pas?

— Cela est vrai, reprit-il en la regardant; je ne sais comment j'ai choisi votre maison plutôt que la sienne. En êtes-vous donc fâchée, dit-il tristement.

— Non, répondit Salomith avec simplicité, mais depuis que vous êtes ici, je me suis souvent demandé cela. Vous nous avez dit ce jour-là...

— Vous vous souvenez donc de ce que j'ai dit ce jour-là?

Salomith rougit, et continua sans répondre: — Vous nous avez dit que vous aviez

hésité entre la maison de Joseph et la nôtre... et j'ai regretté, pour vous, du moins, que vous eussiez si mal choisi!... C'est là qu'on secoure vraiment le pauvre, car c'est de là qu'il sort heureux; jamais on n'a passé le seuil de cette porte hospitalière sans être meilleur et plus content. Nous n'aurons pas autant de dons à vous offrir.

— Non, dit Vellorax en soupirant, car lorsque je vous quitterai, je serai bien malheureux.

Salomith lui tendit la main sans réfléchir; il la prit et la serra si fortement, qu'elle la retira toute embarrassée. Alors Siméon lui tendit la sienne à son tour, comme pour faire croire à Vellorax que sa fille

ne venait de faire qu'une chose indispensable ; mais il devint soucieux et préoccupé.

— Oui, reprit le jeune homme, je savais que la maison de Joseph était un lieu de bénédiction. Mais on m'avait dit que la vôtre l'était aussi ; j'ai donc choisi la plus près, et je suis entré ici. Je ne regrette pas de n'avoir pas demandé ailleurs un asile ; pourquoi voulez-vous croire qu'un lieu apporte plus de bonheur qu'un autre ?

— Jeune homme, dit Siméon, avec vivacité, vous êtes dans une grande erreur, relativement à cela. Vous croirez ce que je vous dirai, n'est-ce pas ?

— Assurément, reprit Vellorax.

— Hé bien ! écoutez donc.

— Le Dieu d'Israël nous a fait un devoir de l'hospitalité; le Juif qui la refuse est réprouvé de Dieu.

Il s'arrête souvent aux portes de nos maisons, des voyageurs, des femmes, des enfans, qui demandent un asile momentané, quand le poids du jour et de la chaleur ont épuisé leurs forces. Lorsqu'ils sont secourus, nourris, vêtus, chauffés, ils partent... C'est tout ce que nous avons pu faire pour eux; c'est tout ce qu'ils ont demandé.

Mais il est dans Nazareth une maison pauvre aussi, comme l'est celle-ci. La maison d'un artisan, de Joseph le charpentier.

Là, dès que les voyageurs, les malades ou les infortunés entrent en implorant des secours, ils reçoivent non-seulement tout

ce qu'ils demandent, mais encore tout ce qu'ils n'osaient pas espérer. On a vu des boiteux, sortir de cette maison en marchant aussi bien que nous; des aveugles recouvrer la vue, des sourds entendre.

Ceux qui pleuraient sont retournés chez eux consolés ou résignés, et ils croyaient encore être heureux.

La paix, le calme, l'union, règnent dans cet asile divin. C'est là, que viennent s'éteindre les querelles et les dissensions du voisinage ; Marie et son fils apprennent aux cœurs aigris à pardonner et à bénir ; ils enseignent à tous ceux qui peuvent les entendre que le véritable bonheur de l'homme consiste dans la charité, cette union sublime de l'homme avec son semblable.

— Ce sont donc des dieux qui habitent cette maison, dit Vellorax avec enthousiasme ? Siméon ne répondit pas.

— Mais, dit Salomith qui voyait le désir de Vellorax de les suivre chez Marie, mais, mon père, pourquoi ne lui permettez-vous pas de nous suivre chez Joseph et Marie ?

— Ma fille, dit Siméon, le temps n'est pas encore venu ; voilà la réponse que j'ai reçue à la demande que j'ai faite à ce sujet.

Salomith adora la volonté suprême, et dit à Vellorax :

— Vous y viendrez un jour, espérez.

III.

Le temps de la moisson était venu. On voyait de tous côtés, dans les plaines de la Galilée, les moissonneurs allant recueillir le fruit du travail de l'année, et laissant tomber les plus beaux épis pour les glaneuses qui

devaient aussi partager le bonheur de la moisson, en souvenir de Ruth et de Booz.

Siméon et Salomith, n'étant plus assez riches pour charger de nombreux serviteurs du soin de leur récolte, se mirent eux-mêmes au travail; et la jeune fille allait dans les champs, s'exposer, comme les plus pauvres, à l'ardeur dévorante du soleil de sa patrie.

— Laissez-moi travailler pour vous, dit Vellorax au vieux Siméon; je serai trop heureux de vous éviter ce travail au-dessus de vos forces, et de celles de Salomith. Je suis habitué à la fatigue des combats, au-dessus de celle-ci encore; laissez-moi donc surveiller cette moisson à votre place. Siméon refusa d'abord, mais il fut enfin obligé de céder aux instances de son hôte.

Hélas! dit Vellorax, à la moisson nouvelle, je ne serai plus près de vous pour partager et diminuer vos travaux !.. Il essuya furtivement une larme qui tombait sur sa longue barbe blonde.

Salomith avait entendu les dernières paroles de Vellorax; plus faible que lui, elle sut moins cacher ses larmes, et son visage en fut baigné aussitôt. Vellorax la vit et s'approcha d'elle.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit-il, est-ce que la récolte n'est pas belle?

— Je ne pleurerais pas pour cela, reprit Salomith avec candeur.

— Pourquoi pleurez-vous donc?

Elle répondit avec simplicité : — En écou-

tant ce que vous disiez à mon père, je pensais qu'en effet, à la moisson prochaine vous ne seriez plus avec nous ; que les Romains se seraient vengés de votre fuite... et que vous seriez mort peut-être!...

Vellorax la regarda sans pouvoir répondre un mot. Il avait trop à dire. — Salomith n'avait pas compris toute la force des paroles qu'elle venait de prononcer; naïve jeune fille, elle ne comprenait pas encore assez le sentiment qu'elle éprouvait, pour deviner qu'il fallait le taire.

L'heure du repas étant venue, un des moissonneurs joua du hautbois pour annoncer aux travailleurs que le moment du repas était arrivé. Chacun laissa aussitôt la faux qu'il tenait en main, et ils vinrent

tous s'asseoir à l'ombre d'un vieux platane; puis ils chantèrent des cantiques en l'honneur de l'Éternel.

Salomith parut bientôt après, portant sur sa tête une corbeille de joncs dans laquelle étaient des morceaux de pain coupés, de grosseur égale, et tenant une autre corbeille remplie des fruits de la saison ; des raisins semblables à des grains d'or, des figues, des mûres, des pommes roses et parfumées. Elle se débarrassa de son fardeau, le déposa au pied de l'arbre et retourna chercher un vase rempli du meilleur vin qu'elle avait à offrir. Puis, aidée d'un vieux moissonneur qui lui portait ses corbeilles et le vin, elle les distribua aux paysans; et quand la distribution fut finie, elle appor-

ta aussi à son père et à Vellorax du pain, des fruits et du vin.

—Pardonnez-moi, dit Siméon à son hôte, si vous êtes servi le dernier ici; mais j'ai pour habitude de ne jamais prendre mon repas avant ces braves gens; ils sont encore plus pauvres et plus fatigués que nous, ils doivent passer avant nous.

—C'est juste, dit Vellorax, qui depuis le matin était dans une admiration profonde au milieu de ces habitudes patriarchales dont il n'avait jamais eu aucune idée.

La musique et la poésie, toutes deux si puissantes sur les ames des peuples de l'Orient, ont toujours présidé aux travaux des Hébreux. Tout en moissonnant, ils chantaient des cantiques sacrés. Ils dirent

d'abord celui de Débora, puis le grand cantique de Moïse, les stances du roi David, et la sublime beauté des psaumes chantés par les Israélites, dans cette langue ravissante, douce, harmonieuse elle-même comme une musique, avait quelque chose de poétique et de divin.

Pour rendre ce tableau tel qu'il était, il faudrait vraiment le peuple de Dieu pour e représenter, et un païen pour l'admirer. La religion d'Israël avait en elle une perfection toute solennelle, toute divine; et un païen, habitué à tout admirer, à diviniser tout, à tout embellir, était celui qui savait le mieux comprendre les beautés et la sublime raison de la loi de Moïse.

Vellorax, touché profondément de tout

ce qu'il voyait, regardait ces jeunes filles juives, et les comparait à celles de sa patrie. Les premières lui faisaient oublier les autres.

La modestie, la retenue, la candeur, répandues sur les visages hébreux, effaçaient par leur sublime expression la sauvage beauté des Gauloises.

Les unes, aux cheveux d'ébène, cachés à moitié par le bandeau virginal, au teint olivâtre, aux yeux noirs et sévères, avaient une plus véritable douceur que les autres, avec leurs longs cheveux blonds, flottant sur leurs épaules demi-nues, leurs yeux d'azur, et leur peau blanche comme l'ivoire. L'éducation morale, la pratique des vertus austères et difficiles, la pen-

sée constante du ciel, avaient donné aux physionomies israélites une force de vie céleste qui manquait aux autres.

Salomith l'emportait encore sur ses compagnes ; elle était réellement d'une beauté achevée. Vellorax la regardait en la comparant à Diane, à Minerve, à une muse, à la Mnémosyne antique, ravissante idée païenne qui représentait la Mémoire sous les traits d'une jeune fille heureuse!

Assise à quelque distance des ouvriers, sur des gerbes de blé moissonné, Salomith, les yeux à moitié fermés, se reposait à l'ombre des fatigues du jour. Elle ne dormait pas tout-à-fait ; elle était dans ce calme qui vaut mieux que le sommeil ; ce repos dans

lequel on pense, et on ne retient de vie que ce qu'il en faut pour en jouir.

Vellorax n'osait troubler cette tranquillité. Cependant depuis qu'elle avait pleuré, et pleuré pour lui, il était si heureux! il fallait bien venir le lui dire! Depuis bien des jours, déjà, Vellorax aimait Salomith ! il n'avait presque pas osé s'avouer à lui-même ce sentiment nouveau; comment en parler à cette jeune fille austère, grave, silencieuse, qui l'intimide d'autant plus qu'elle ne paraît pas le redouter; qui lui avoue son amitié... peut-être parce qu'elle a compris que ce n'est que de l'amitié... Enfin, cette secrète intelligence qui fait toujours deviner entre deux êtres, ou la haine ou l'amour, enhardit Vellorax à espérer un peu. L'amour,

dans un cœur de jeune fille, ce n'est jamais que de l'amitié.

Il s'approcha doucement de Salomith, et se tenant devant elle, il lui dit : Savez-vous qu'il y a déjà deux mois que je suis ici.

— Oui, c'est vrai, reprit-elle.

—Deux mois!... mais c'est bien assez pour être sûr qu'on aime, n'est-ce pas?

Salomith comprenant un tout autre sentiment, dans ce mot, *on aime*, répondit naïvement : — Certainement, l'amitié se comprend aussitôt. On sait bien distinguer de suite ceux qui nous sont chers de ceux qui ne le sont pas.

Mais ces paroles furent dites avec tant de simplicité, et cependant avec une sorte de roideur naturelle, qui empêcha Vellorax de

continuer. Il était venu pour parler de son amour; il n'osa jamais, il parla religion.

— Savez-vous, dit-il à Salomith, que je bénis les dieux de m'avoir amené pour être témoin des pratiques juives, et des leçons sublimes que j'entends ici chaque jour.

— Les dieux... reprit Salomith en regardant Vellorax, il ne faut pas dire les dieux, car il n'y a qu'un Dieu sur la terre et dans le ciel. Dieu préside à tout? il protège et gouverne, il punit et récompense... lui seul pour toutes choses! Dès qu'il est Dieu, il peut tout cela. Il a créé le monde... il peut tout le reste. O Dieu! dit-elle, en levant les yeux au ciel, et comme se parlant à elle-même, je me trompe, il

fera encore quelque chose de plus... puisqu'il doit le sauver!...

— Que dites-vous, demanda Vellorax?

— Oh! reprit Salomith, je suis trop jeune, trop ignorante, pour vous expliquer les écritures... demandez à mon père, lui qui est saint et qui est savant; il dira mieux que moi.

— Non, non, reprit Vellorax, parlez-moi, Salomith, vous, vous seule; expliquez-moi votre croyance.

— Ma foi est simple, et facile, reprit la jeune fille. Je crois au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, au Dieu qui sauva nos pères; je crois à un Dieu puissant, fort; à un Dieu seul, unique et sans rivaux. Créant

le monde par sa parole; ayant dit à la lumière, soit, et la lumière fut; envoyant le déluge pour punir les hommes, et se reprochant ensuite cette sévérité; leur promettant son fils, pour les racheter, et leur rendre le ciel qu'ils avaient perdus tous. A Dieu qui se choisit le peuple dont je suis issue, pour son peuple particulier, le protégeant par des miracles sans nombre, le punissant de ses fautes, et le récompensant de ses vertus. Enfin, je crois à ce Dieu qui envoya ses prophètes pour annoncer la venue du Messie, qui doit racheter le monde par sa mort. Je crois que Dieu récompense les vertus, et punit les crimes, qu'il veut être aimé de l'homme parce qu'il est son bienfaiteur, son père, son consolateur

surtout... qu'il ordonne au genre humain de vivre dans la paix et la concorde, qu'il veut que tous les hommes s'aiment comme des frères, et qu'il ne leur promet le ciel, que si cette loi d'union et de charité est fidèlement suivie. Je crois [1], que Dieu veut qu'on soit parfait, enfin, comme il est parfait lui-même; et que la marque à laquelle on reconnaîtra ses enfans, c'est à l'amour qu'ils auront les uns pour les autres. On vous a dit, œil pour œil, et dent pour dent[2]; a dit le Seigneur, je vous dis, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous ont fait du mal, et priez pour ceux qui vous persécu-

[1] Evangile selon Saint-Mathieu.

[2] Evangile selon Saint-Jean.

tent et qui vous calomnient, afin que vous soyiez enfans de votre père qui est dans le ciel; qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs [1]. Voilà ma croyance, dit Salomith avec gravité, et la vôtre?

— La mienne, dit Vellorax, si je vous la disais, vous ne l'adopteriez probablement pas; à quoi servirait-il de vous en parler? Mais dites-moi, Salomith, où donc avez-vous puisé ces sublimes paroles que je viens d'entendre? Pour être sauvé faut-il donc aimer tous les hommes, comme soi-même?

[1] Evangile selon Saint-Mathieu.

Cette loi peut-elle jamais être pratiquée... et suivie fidèlement.

— Je le crois, dit Salomith; mais pour qu'elle devienne universelle, il faudra sans doute encore bien des jours; bien des épreuves pour les uns, des remords pour les autres. Le divin législateur qui doit régénérer la race humaine, n'est pas encore mort pour elle. Il faudra que le Christ souffre la mort, dit l'écriture, afin qu'il entre ainsi dans sa gloire[1]. Sa gloire, c'est le changement du monde, ce sont les vertus des hommes, sanctifiées par les souffrances et les persécutions. Ce temps est proche, nous le verrons sans doute!

[1] Evangile selon Saint-Matthieu.

Vellorax écoutait Salomith avec une émotion profonde. Cette jeune fille lui apparaissait comme une inspirée, ou une immortelle. La pensée de Dieu donne un visage, une expression céleste; elle lui communique un reflet d'elle-même.

— Qui donc vous a appris toutes ces choses, dit-il en la regardant plus attentivement encore. Priez pour celui qui vous persécute et qui vous calomnie!.. qui donc a enseigné cela?

— Oh! reprit Salomith avec gravité; c'est celui qui a daigné m'instruire dès l'enfance! celui que je vois chaque jour, et qui chaque jour m'apprend un nouveau devoir et une nouvelle vertu! en lui tout est grand,

parfait, adorable. Il a le droit de parler de vertus, car il les a toutes : c'est Jésus de Nazareth.

Vellorax devint pâle comme la mort.

— Dis-moi où est cet homme, répondit-il avec fureur ; comment n'as-tu pas deviné que je me vengerais, le jour où j'apprendrais qu'il est un homme à Nazareth que tu aimes plus que moi, car tu l'aimes ; on ne parle pas ainsi de ceux qui n'ont à nos yeux que de la sagesse.

— Oh ! reprit Salomith avec un calme qui rassura aussitôt Vellorax ; vous vous trompez ! vous ne comprenez rien au sentiment qui nous unit tous à celui dont je viens de parler. Si nous de-

vions exprimer notre attachement pour Jésus de Nazareth, nous dirions que nous l'adorons; car aucune jeune fille ne pense à l'aimer : Si nous devions lui offrir un hommage, nous lui dresserions un autel.

— Mais, comment as-tu connu cet homme, dit Vellorax toujours agité.

— Venez, reprit Salomith, venez et écoutez-moi.

Ils s'étaient levés tous deux pendant cet entretien; mais Salomith reprit sa place sur les gerbes de blé, fit asseoir Vellorax à côté d'elle, et commença ainsi.

— Depuis mon enfance, je vais chaque jour, ainsi que vous l'avez déjà remarqué, dans la maison de Marie, mère de Jésus. Je

me souviens que toute petite fille alors, je m'asseyais sur les genoux de Marie, et je lui disais: Oh! sainte mère, contez à Salomith les sublimes légendes que la Bible et nos prophètes n'ont su apprendre au monde. Parlez, ô Marie, sainte et bonne mère, qui protégez Salomith, votre enfant; apprenez-moi la vertu; enseignez-moi mes devoirs.

Alors Marie, qui est la douceur et la bonté même, m'instruisait tout en travaillant. A côté d'elle, Jésus déjà grand, car il est plus âgé que moi de neuf années, Jésus occupé aussi au travail, daignait m'instruire avec sa mère. J'ai même observé que Marie me donnait des conseils, et me parlait de de Dieu quand son fils n'était pas avec nous;

mais dès qu'il entrait, elle se taisait, et le laissait parler à sa place.

Marie toujours bonne et prévoyante, s'occupait de mes jeux ou de mes souffrances; elle partageait les unes et les autres, toujours grave, sérieuse, triste, ne pleurant et ne riant jamais: elle semblait se rappeler toujours la redoutable prédiction qu'elle avait reçue à la naissance de Jésus!... Je dis que je n'ai jamais vu pleurer Marie: oh! si... je me souviens... un jour... Jésus de Nazareth avait près de douze ans, et moi cinq à peine.... Des petits enfans de notre voisinage s'étaient amusés à clouer ensemble deux morceaux de bois de différente grandeur, et en avaient fait une croix, représentant, comme vous savez, le supplice

dont on punit ici les criminels ; comme j'avais beaucoup désiré ce petit joujou, ils me l'avaient donné : je vins comme à l'ordinaire chez Marie, et j'apportai avec moi cette petite croix pour m'amuser.

Jésus était dans la chambre, et quoiqu'il ne jouât jamais avec moi, il voyait pourtant avec bonté mes jeux et mes petites fantaisies. Il quitta son travail et vint à moi ; je jouais avec la croix ; il s'assit par terre, et la prenant dans ses mains, il la considéra long-temps dans une attitude si grave, si douce, si pensive, que toute enfant que j'étais alors, cela me fit une impression que je n'oublierai de ma vie.

Après avoir long-temps considéré la croix en silence, il leva les yeux au ciel ; il ne

pleurait pas, car je crus, au contraire, le voir sourire tristement. Puis il continua sa méditation : je n'osais l'interrompre, j'avais le frisson, et je ne pouvais dire ce qui se passait en moi.

Tout-à-coup, un soupir déchirant se fit entendre dans un coin de la chambre, Jésus sortit alors de sa rêverie profonde, se retourna, et voyant que Marie pleurait, il se leva et courut se jeter dans ses bras. Jésus essuya ses larmes, il lui dit quelques paroles que je ne pus entendre ; alors, Marie leva les yeux au ciel, baisa la main de son fils, et ne pleura plus ; un instant après, elle se remit au travail, Jésus reprit le sien, et depuis, je ne l'ai jamais vue pleurer.....

J'ai grandi ; et en avançant en âge, Jésus

fut mon guide et mon protecteur. Il vivait seul, entre Joseph et Marie[1], *et il leur était soumis!..* Quand nous venons les voir, mon père et moi, Jésus nous explique les écritures, le vrai sens des prophéties. J'aime tant à l'entendre parler ainsi. Mais il me paraît plus sublime encore, lorsqu'avec ce ton d'autorité et de douceur, de modestie et de simplicité, qui lui est propre, il nous apprend comment nous devons vivre les uns avec les autres; nos devoirs envers tous. Quand il dit : aimez-vous les uns les autres, comme votre père céleste vous a aimés[2]. Oh Dieu ! il a dans cette morale, renfermé tout le bonheur du paradis; il

[1] Evangile selon Saint-Luc.
[2] Évangile selon Saint-Jean.

nous apprend aussi que la base de toute société possible, consiste dans la charité; que sans l'amour de l'humanité, l'homme vit comme la bête des forêts; et pour gagner le ciel, a dit Jésus : il faut aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même : c'est là l'accomplissement de la loi.

Jésus est le Messie; le Christ, fils de Dieu, descendu du ciel en terre pour racheter le monde, et que tous nos prophètes ont annoncé depuis le commencement des siécles.

Mais cette vie paisible et tranquille, que Jésus mena à Nazareth l'espace de trente années, ne lui a pas suffi; sa mission était plus grande, plus vaste, plus digne de celui qui

[1] Évangile selon Saint-Mathieu.

règne sur tout le genre humain. Il n'était pas venu seulement pour évangéliser quelques gens obscurs de sa ville natale. Il était venu pour tous... il devait achever son pélerinage ainsi qu'il l'avait annoncé lui-même. Depuis deux ans, il prêche dans les synagogues; et jusqu'à Jérusalem son nom est connu et vénéré. Les pharisiens et les docteurs de la loi ont juré sa perte... mais son règne n'est pas de ce monde [1] et s'il meurt victime de leur haine et de leur jalousie, il triomphera par delà sa tombe même, et renversera les idoles par sa toute puissance. Oh! Vellorax, dit Salomith, après un instant de silence; si vous entendiez Jésus

[1] Évangile selon Saint-Matthieu.

de Nazareth une seule fois, vous croiriez en lui, j'en suis sûre.

Vellorax ne répondit rien, mais il paraissait réfléchir sérieusement à tout ce que Salomith venait de lui dire.

— Parlez-moi encore de lui, dit-il enfin, expliquez-moi cette loi nouvelle, étrangère à toutes les autres. Malgré moi, je me sens touché d'un désir extrême de la connaître.

— J'ai suivi Jésus de Nazareth, reprit Salomith, plusieurs fois avec mon père, lorsqu'il commença ses courses à travers la Galilée, la Samarie et la Judée. Je fus souvent témoin des nombreux prodiges qu'il opéra parmi nous. [1] « Il guérit toutes sortes

[1] Evangile selon Saint-Matthieu.

de maladies et d'infirmités parmi le peuple. Sa réputation se répandit bientôt par toute la Syrie, et on lui présenta tous les malades, des gens attaqués de maux et de douleurs, des possédés, des lunatiques, des paralytiques, et il les guérit. Et une grande multitude de peuple le suivit, de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, et d'au-delà du Jourdain. En ce temps-là, Jésus voyant donc tout ce peuple autour de lui, monta sur cette montagne; après qu'il se fut assis, il prit la parole et dit :

« Heureux ceux qui sont pauvres d'es-
« prit, car le royaume du ciel est à eux.

« Heureux ceux qui sont doux, parce
« qu'ils possèderont la terre.

« Heureux ceux qui pleurent, parce « qu'ils seront consolés.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de « la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

« Heureux ceux qui sont miséricordieux, « parce qu'ils seront traités avec miséricorde.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, « parce qu'ils verront Dieu!

« Heureux ceux qui sont pacifiques, parce « qu'ils seront appelés enfans de Dieu.

« Heureux ceux qui souffrent persécu- « tion pour la justice, parce que le royaume « des cieux est à eux.

« Vous serez heureux, disait Jésus, lors- « qu'à cause de moi, les hommes vous « chargeront d'injures, qu'ils vous persé-

« cuteront et qu'ils diront faussement toute « sorte de mal de vous.

« Réjouissez-vous alors, et faites éclater « votre joie, parce qu'une grande récom- « pense vous est réservée dans le ciel. »

Il disait encore :

« Prenez bien garde de ne point faire vos « bonnes œuvres devant les hommes, afin « qu'ils vous voient. Autrement, vous n'en « recevrez point la récompense de votre « père céleste qui est dans le ciel.

« Quand donc vous faites l'aumône, ne « faites pas sonner la trompette devant vous, « comme font les hypocrites dans les syna- « gogues et dans les rues; pour être hono- « rés des hommes. Je vous le dis, en vé- « rité, ils ont reçu leur récompense.

« Mais quand vous faites l'aumône, que « votre main gauche ne sache pas ce « que fait votre main droite, afin que « votre aumône demeure cachée; et votre « père, qui est dans le ciel, vous en récom- « pensera.

« De même, lorsque vous priez, ne res- « semblez pas aux hypocrites qui affectent « de prier debout dans les synagogues et « au coin des places publiques, pour être « vus des hommes.

« Mais quand vous voudrez prier, en- « trez dans votre chambre, et après avoir « fermé la porte, priez votre Père en se- « cret, et votre Père, qui voit ce qu'il « y a de plus secret, vous en récompen- « sera.

« Or, en priant, n'affectez point de par-
« ler beaucoup, comme font les païens;
« car ils s'imaginent que par leurs longs
« discours ils obtiendront ce qu'ils de-
« mandent.

« Ne les imitez pas; car votre Père cé-
« leste sait de quoi vous avez besoin avant
« que vous lui demandiez rien. »

Voici comment vous devez prier.

« Notre Père qui êtes au ciel, que votre
« nom soit sanctifié;

« Que votre règne arrive;

« Que votre volonté soit faite sur la terre
« comme dans le ciel.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain « quotidien ;

« Pardonnez-nous nos offenses, comme « nous les pardonnons à ceux qui nous ont « offensés ; et ne nous abandonnez pas à la « tentation, mais délivrez-nous du mal. — « Amen. »

Il a dit encore ailleurs :

« Ne jugez pas, et vous ne serez pas ju- « gés. Car vous serez jugés comme vous « aurez jugé les autres.

« Ne vous inquiétez pas du lendemain ; « car le lendemain s'inquiétera pour lui- « même ; à chaque jour suffit son mal.

« [1] Malheur à vous, riches, parce que
« vous avez votre consolation en ce monde.

« Malheur à vous qui êtes dans la joie,
« parce que vous serez dans l'affliction et
« dans les pleurs.

« Malheur à vous, lorsque les hommes
« diront du bien de vous; car c'est ce que
« leurs pères faisaient à l'égard des faux
« prophètes.

« Mais je vous dis : Aimez vos enne-
« mis; faites du bien à ceux qui vous haïs-
« sent; bénissez ceux qui vous maudissent;
« et priez pour ceux qui vous persécutent
« et qui vous calomnient.

[1] Evangile selon Saint-Luc.

« Faites du bien ; et prêtez sans en rien « espérer.

« Alors votre récompense sera grande ; « et vous serez les enfans du Très-Haut. « Car il est bienfaisant envers les ingrats « mêmes et les méchants.

Il proposa ensuite cette parabole :

« Un homme avait deux fils, dont le plus « jeune dit à son père. Mon père, donnez-« moi ce qui me doit revenir de votre bien; « et le père partagea son bien.

« Quelque tems après, le plus jeune, ayant « amassé tout ce qu'il avait, s'en alla dans « un pays éloigné, où il dissipa tout son

« bien en débauches. Après qu'il eût tout « dépensé, il survint une grande famine en « ce pays-là, et il se trouva dans l'indigence. « En attendant, il se mit au service d'un « des habitans du pays, qui l'envoya à sa « ferme pour garder les pourceaux.

« Là, il eût bien voulu se rassasier des « écosses que les pourceaux mangeaient; « mais personne ne lui en donnait. Enfin, « étant rentré en lui-même, il dit : Com- « bien y a-t-il de serviteurs de mon père « qui ont du pain en abondance? et moi, « je meurs de faim!

« Il faut que je parte, et que j'aille trouver « mon père; et je lui dirai : Mon père, j'ai « péché contre le ciel et contre vous. Je ne

« suis plus digne d'être appelé votre fils;
« traitez-moi comme l'un des serviteurs qui
« sont à vos gages.

« Il partit donc, et s'en alla trouver son
« père.

« Lorsqu'il était loin, son père l'aperçut,
« et touché de compassion, il courut à lui,
« se jeta à son cou et le baisa.

« Son fils lui dit: Mon père, j'ai péché
« contre le ciel et contre vous, et je ne suis
« pas digne d'être appelé votre fils. »

Alors le père dit à ses serviteurs:

« Apportez promptement la plus belle
« robe, et l'en revêtez; mettez-lui un

« anneau au doigt et des souliers aux
« pieds.

« Amenez le veau gras, et tuez-le. Man-
« geons et faisons bonne chère.

« Car mon fils était mort, et il est ressus-
« cité; il était perdu, et il est retrouvé.

« Et ils se mirent à table.

« Cependant le fils aîné, qui était dans
« les champs, revint; et lorsqu'il fut proche
« de la maison, il entendit le concert et la
« danse.

« Il appela un de ses serviteurs, à qui il
« demanda ce que c'était.

« C'est, lui dit le serviteur, que votre
« frère est revenu; et votre père a fait tuer
« le veau gras, parce qu'il l'a retrouvé en
« bonne santé.

« Cela le fâcha si fort, qu'il ne voulut
« point entrer. Son père sortit pour l'en
« prier.

« Mais il répondit : Il y a tant d'années
« que je vous sers, sans vous avoir jamais
« désobéi en quoi que ce soit ; néanmoins
« vous ne m'avez jamais donné un chevreau
« pour me divertir avec mes amis.

« Mais votre fils, qui a mangé tout
« son bien dans la débauche, n'est pas plus
« tôt arrivé que vous avez fait tuer le veau
« gras pour lui.

— « Mon fils, lui dit son père, vous
« êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai
« est à vous. Mais il fallait faire festin et
« nous réjouir, parce que votre frère était

« mort, et il est ressuscité; il était perdu,
« et il est retrouvé[1]. »

Comme Salomith achevait la parabole de l'enfant prodigue, ils entendirent sur la route un bruit confus de voix, et ils virent une foule immense se répandre dans la campagne. Siméon étant venu depuis longtemps auprès de sa fille, tandis qu'elle parlait à Vellorax, voulut aller avec elle, et ils suivirent les moissonneurs qui avaient abandonné leur travail pour voir ce qui se passait.

Vellorax les accompagna; Siméon reconnut bientôt que c'était le peuple qui suivait Jésus, venant de faire probablement quel-

[1] Evangile selon Saint-Luc.

ques miracles nouveaux. Salomith, s'étant approchée, dit à Vellorax : Venez, c'est Jésus de Nazareth.

Alors Vellorax essaya de monter sur une pierre pour le voir, mais il ne put y réussir ; la foule l'entourait, et il ne pouvait pénétrer jusqu'à lui. Il entendit Jésus qui disait :

« En vérité, je vous le dis ; le temps va
« venir, et il est déjà venu, où les morts
« entendront la voix de Dieu ; et ceux qui
« l'auront entendue vivront.

« Car comme le Père a la vie en lui-
« même, il a aussi donné au fils d'avoir la
« vie en lui-même. Et il lui a donné le pou-

[1] Evangile selon Saint-Jean.

« voir de juger, car il est le fils de l'homme.

« Si je rends témoignage de moi-même,
« ma gloire n'est rien. Pour moi, je n'ai pas
« besoin du témoignage de l'homme; mais
« je dis ceci afin que vous soyiez sauvés.

« Je n'ai que faire de la gloire qui vient
« des hommes. Je suis venu au nom de mon
« père, et vous ne me recevez pas. Si un
« autre vient en son propre nom, vous le
« recevrez!

« Comment pourriez-vous croire, vous
« qui aimez à recevoir de la gloire les uns des
« autres, et qui ne désirez pas la gloire qui
« vient de Dieu seul.

« Ne pensez pas que ce soit moi qui vous
« accuse auprès de mon père! Moïse même,

« en qui vous espérez, sera votre accu-
« sateur......

« En vérité, je vous le dis, je ne jeterai « point dehors celui qui vient à moi, car « je suis descendu du ciel, non pour faire « ma volonté, mais pour faire celle de celui « qui m'a envoyé. Or, la volonté de mon « Père céleste est que je ne perde aucun de « ceux qu'il m'a donnés, mais que je les « ressuscite au dernier jour.

« Je suis le pain de vie.

« Plusieurs de ses disciples, qui venaient « de l'entendre parler ainsi, disaient : ce « discours est bien incompréhensible, qui « peut l'écouter? Mais Jésus connaissant « leur pensée, leur dit.

« Je vous ai dit que personne ne peut

« venir à moi s'il ne lui est donné par mon
« Père.

« Dès lors plusieurs de ses disciples en-
« tendant cela, se retirèrent de sa suite, et
« ils n'allèrent plus avec lui.

« Sur cela, Jésus dit aux douze qui étaient
« restés avec lui.

« Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous
« retirer?

Simon-Pierre lui répondit :

« Et où irions nous, Seigneur ?
« Vous avez les paroles de la vie éter-
« nelle. »

Et Vellorax qui entendait tout ceci, ré-

péta au fond de son cœur les paroles de l'apôtre, et il disait [1].

« Cet homme est vraiment le fils de Dieu. »

« Alors des muets, des aveugles, des boî-
« teux, des estropiés et beaucoup d'autres
« malades, vinrent aux pieds de Jésus, et
« il les guérit.

« De sorte que tout le peuple était dans
« l'admiration voyant que les muets par-
« laient, que les boîteux marchaient, que
« les aveugles voyaient; et ils rendaient
« gloire à Dieu en disant :

« Un grand prophète a paru parmi nous,
« et Dieu a visité son peuple.

[1] Evangile selon Saint-Jean.

« Jésus quitta la foule, et se retira sur la « montagne avec ses disciples. »

Vellorax était demeuré immobile, debout, soucieux et préoccupé. Salomith et son père le regardaient en silence, jouissant tous deux de l'émotion qu'ils voyaient sur son visage. Vellorax était déja ému de ce que Salomith lui avait dit, sur cette religion nouvelle, sur cette doctrine si opposée à toutes les doctrines qu'il connaissait. Il fallait que le sens des paroles saintes l'eut bien touché, car il en avait oublié un instant l'amour qu'il avait pour Salomith; tandis qu'elle avait parlé, il l'avait écouté comme un Dieu, plutôt que comme une femme. Tout ce qu'elle avait dit l'avait transporté au-dessus des choses de la terre : il se trouvait livré à des

pensées tout autres que celles qu'il avait jusqu'ici. La religion de Salomith appelait la raison, à l'aide de ce vide affreux qui se fait au cœur de l'homme, à ces heures solitaires où tout lui nuit, tout l'oppresse et le lasse; où il a besoin de sortir hors de lui-même pour se reposer de lui-même; où il faut quelque chose de fort, de grave, de vrai surtout, pour aider ces idées vagues, nombreuses, qui fatiguent l'ame, l'esprit et le corps à la fois. Cette religion raisonnable et utile à l'homme devait donc être la plus véritable. Mais ce qui l'avait touché plus que tout, c'était le discours de Jésus; cette voix douce et harmonieuse retentissait encore à son oreille, surtout quand Jésus ayant vu fuir quelques-uns de ses disciples, avait

dit aux autres avec tant de douceur et de calme.

« Et vous aussi, voulez-vous me quitter? »

Vellorax comprit alors que l'abandon, la trahison, l'ingratitude, ne sauraient jamais ébranler l'ame de celui qui venait de prononcer ces paroles. Il devina le Calvaire!

Il ouvrit son ame à Siméon, et lui dit tout ce qui se passait en lui.

— Attendez encore, répondit l'Hébreu, et vous serez plus pénétré, et bien plus convaincu. L'enthousiasme et l'irréflexion ne peuvent faire les disciples de Jésus de Nazareth.

Il prêche la vérité; il ne peut convaincre qu'avec le raisonnement.

Mais, quand vous aurez souvent entendu sa sublime morale, quand vous la comprendrez bien, c'est alors que vous serez son disciple; car vous avez l'ame trop élevée pour ne pas devenir un des élus du Seigneur.

—Je fus étonné, reprit Vellorax, de la fuite de ses disciples, qui tout-à-l'heure l'ont abandonné sans réflexion, sans raisons; seulement parce qu'ils ne le comprenaient pas tout-à-fait. Il me semble que les paroles qu'il disait étaient, dans leur mystérieuse beauté, assez claires et assez élevées pour qu'ils en demandassent l'explication au lieu d'en repousser le véritable sens.

—Cela n'est pas étonnant, dit Siméon. Les

docteurs de la loi, les sages et les savans, comprennent et saisissent mieux la doctrine du Messie que le peuple et l'ignorance; quoique cependant elle soit à la portée de tous. Les docteurs ne sont déchaînés contre lui, que parce qu'ils sentent qu'il est grand; et ils le redoutent précisément parce qu'ils jugent sa puissance morale si au-dessus de la leur, qu'ils veulent l'anéantir.

Les autres l'ont abandonné sans savoir pourquoi; le repentir les ramènera probablement. Ils n'ont pas encore l'ame touchée et l'esprit convaincu. Pour que le monde croie au Messie, il faut qu'il ne soit plus dans ce monde; qu'il ait achevé la grande mission pour laquelle il est venu au

milieu de nous, pauvre, obscur, oublié.

— Qui est donc le Messie: demanda Vellorax.

— C'est Jésus de Nazareth, le fils de Dieu.

— Qu'est-il venu faire parmi les hommes?

— Les sauver d'abord, ensuite les éclairer et les instruire.

Il est venu les sauver; car le monde, depuis sa création, gémissait sous le poids d'un anathème et d'un châtiment. Mais Dieu, en punissant les hommes du crime de leurs premiers parens, avait en lui de quoi les absoudre; et son fils, Dieu comme lui, saint et puissant comme lui, s'est offert en holocauste, et s'est dévoué pour porter nos

péchés, et nous réconcilier avec son père céleste. Il est donc venu sur la terre. Les prophètes l'ont annoncé pendant plusieurs siècles, afin que le monde crût à sa venue et à sa vérité. Il est venu!... et cependant peu de cœurs l'ont aimé, et peu se sont attachés à lui! — Il est né dans une étable; il est venu en ce monde sans richesses, sans gloire, sans honneur. Il a choisi la position la plus pauvre parmi les hommes. Ceux qui furent instruits les premiers de sa naissance, furent des bergers, pauvres et obscurs comme lui. Puis des rois, mais c'étaient des hommes qui, quoique rois, étaient sages, et méritaient, par leur sagesse, l'honneur de venir adorer le Messie.

Le Messie est donc venu pour sauver le

monde, puis il est venu pour l'éclairer et l'instruire.

Le monde est dans une crise morale effrayante en ce moment. L'homme a perdu peu à peu le souvenir des lois sages que Dieu avait mises dans son cœur ; il ne connaît plus de frein à sa volonté, plus de bonheur que celui de l'opulence ou du vice. Livré à des croyances chimériques, il s'est fait un Dieu pour toutes ses passions ; il a divinisé jusqu'aux crimes qu'il n'ose avouer lui-même. La jeunesse s'élève corrompue et flétrie. On ne lui parle plus de devoirs ni de vertu. Tout est oublié, confondu, tout est soumis à la grande souveraine du monde: l'ambition. Tous cherchent à s'élever, à se distinguer dans l'État, à devenir puissant et

riche ; mais l'obéissance aux lois divines, la vertu, la sagesse, en un mot, tout cela est méprisé, laissé, méconnu.

Abandonné à lui-même, l'homme vit et meurt n'ayant souvent trouvé dans son existence misérable, que des amertumes profondes, des regrets, des chagrins. En vain il s'est fait une philosophie, plus ou moins simple, plus ou moins possible. Il reste toujours faible contre ses peines, et sans force pour s'y soustraire.

Dans la foule des dieux qu'il a inventé pour s'amuser, il n'en a pas un qui ait pu le consoler de lui-même, lui apprendre à souffrir, et enfin, lui montrer dans la douleur, une bénédiction

qui lui fasse patiemment endurer ses maux.

Cela est juste ; il n'y avait que le vrai Dieu qui pût apprendre à bénir les maux de la vie. Jésus de Nazareth a prêché cette sublime promesse ! Jésus a dit : Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Parole inouie ! peu comprise en ce jour, mais l'espérance est trop nécessaire au cœur de l'homme pour qu'il ne l'accepte pas tôt ou tard. Il faut encore quelque temps.

Puisque le Messie est Dieu, il dut nécessairement, en venant parmi les hommes, leur apprendre deux choses : la route de la vraie vertu, pour servir Dieu et pour vivre en société, celle du vrai bonheur pour eux-mêmes.

Car le bonheur étant nécessaire à la vie,

Dieu n'a pu manquer d'y songer pour le procurer à l'homme. Le vrai bonheur c'est le détachement de tous les biens; car ils sont tous soumis au changement, on peut les perdre tous. Y tenir, c'est le comble de la misère; en être séparé de cœur, c'est déjà être heureux.

Jésus a dit que pour être heureux il fallait ne rien demander aux autres, et leur donner toujours. En cela consiste l'union des cœurs, premier bien de l'homme ici-bas. Jésus a recommandé la soumission aux puissances temporelles. Voilà pour les sociétés. Il a recommandé la pureté du cœur et de l'esprit. Voilà pour nous-mêmes[1]! Bienheu-

[1] Évangile selon Saint-Matthieu.

reux sont les cœurs purs. Ils verront Dieu!

L'oubli des injures est la base de la loi qu'il prêche aux hommes; et vous croirez sans peine que si cette observance seule était bien suivie, la paix règnerait dans le monde.

L'homme n'est malheureux que parce qu'il s'abandonne à ses passions. Tôt ou tard victime des unes ou des autres, il tombe abattu et brisé, par cela même qu'il recherchait comme une félicité.

Il n'est pas une de ces illusions que Jésus n'ait pensé à détruire et à combattre. Il montre à l'homme le cœur humain tel qu'il est; grand, vaste, élevé, quelquefois; quelquefois vil, cruel, ingrat, capable de tous les crimes.

Il montre l'homme à l'homme dans son effrayante vérité; vérité nue, simple, facile à saisir, et que jusqu'ici aucun philosophe n'avait comprise parfaitement.

Sa loi enfin, pour la résumer en deux mots, consiste à aimer Dieu et l'humanité; à aimer l'une pour l'autre. Et il unit ces deux préceptes ensemble ; car il déclare que celui qui n'aura pas aimé son prochain comme lui-même n'entrera pas dans le royaume du ciel.

— Mais, interrompit Vellorax, pour obéir à cette loi, pourquoi faut-il renoncer à toutes les espérances d'une ame ambitieuse? si l'ame se trouve heureuse dans l'inquiétude et l'anxiété même que lui donne cette passion.

— Non, mon fils, jamais l'homme n'est heureux lorsqu'il tient vivement à quelque chose. Aimer, c'est souffrir ; tout ce qui attache à un bien, ne peut donner que des tourmens. Car ce bien peut nous être ôté malgré nous.

L'ambitieux, avant tout, est le premier malheureux qu'il y ait sur la terre. Il est voué à la plus tyrannique de toutes les souffrances, et de plus destiné à subir toutes les variations de l'esprit des hommes, dont il s'est fait l'esclave.

— Mais pourquoi n'est-il pas permis de se venger d'une offense? aucune religion ne défend à l'homme de punir l'homme qui l'a outragé. C'est un sentiment inné en chacun

de nous, la nature l'a mis en nous, comme une partie de nous-mêmes.

— Vous vous trompez, mon fils. La nature n'a mis au cœur de l'homme aucun sentiment mauvais, qu'elle ne lui ait donné en échange le sentiment contraire pour le porter au bien.

Ainsi, à côté de ce désir de vengeance qui, en effet, existe chez tous les hommes, l'amour de nos semblables s'élève en lui, comme une passion plus forte encore que celle qui tâche de le détruire.

L'amour (je veux parler de l'attachement de l'homme à autre chose qu'à lui-même), l'amour est la première passion du cœur. Le genre humain est une grande famille,

dont Dieu est le père. Nous sommes tous enfans venus de lui, frères en lui et par lui. Notre ressemblance les uns aux autres, les mêmes penchans, les mêmes goûts, les mêmes vices, doivent nous faire regarder les autres hommes réellement comme nos frères. Car ils le sont; partis du même centre, destinés tous encore à y revenir un jour; les mêmes facultés, les mêmes douleurs, les mêmes souffrances nous unissent et nous rassemblent.

Tout cela, malheureusement, fut la principale cause de la désunion répandue sur le globe entre tous les hommes. Hé bien, Jésus est venu nous en démontrer la cruauté et la misère, Jésus est venu nous prouver que nous ne pouvons être en paix, que par la

charité; être heureux, que par la charité. N'a-t-il pas dit vrai ? si nous nous aimions tous comme des frères, nous serions tous heureux.

— Mais cela est impossible, dit Vellorax, et il sera impossible que cette maxime puisse être généralement suivie.

— Peut-être. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup qu'elle le soit à moitié? et d'ailleurs, qui nous dit qu'elle ne sera pas un jour généralement suivie. Je crois qu'il viendra un temps, un jour, une heure, où la race humaine ayant enfin compris la sublime parole du Christ : *Aimez-vous!* s'y soumettra avec la conviction qu'elle était dite pour sa souveraine félicité. Nous ne verrons pas cette heure bénie, sans doute, mais elle

arrivera [1]; « les siècles, les générations passeront, a dit Jésus de Nazareth ; mais mes paroles ne passeront point. »

Attendons la fin de la prophétie, espérons-la pour les générations futures.

Qu'est-ce, aux yeux de l'Eternel, que des siècles, des milliers de siècles? Nous sommes encore pour lui à la création du monde. La fin des temps est encore éloignée ; avant que le monde s'éteigne, il faut qu'il soit devenu meilleur, et voilà le Christ, apparaissant au milieu des siècles, qui vient pour le rendre tel. Il le sera ; une religion sainte, parfaite, rationnelle, dominera le monde, ce sera la sienne ; car elle est la

[1] Evangile selon Saint-Luc.

seule qui apprend en même temps, et à faire le bonheur des autres, et à faire le sien. C'est la perfection de toutes les croyances réunies en elle; Dieu instruisant la terre, devait lui enseigner cela : il y aura encore bien des crimes, bien des discussions avant que ce temps arrive !...

O ciel ! ne verrons-nous pas l'église divisée en elle-même; ses prêtres mis à mort par ses propres enfans, ou chose plus horrible encore, les prêtres imaginant la vengeance et la cruauté au nom d'un Dieu qui pardonne et qui sauve !...

L'erreur se glissant même dans les paroles saintes que nous venons d'entendre prononcer par Jésus! heureusement nous ne verrons cela ni vous ni moi, Vellorax ;

mais nos petits-enfans le verront et bien pis encore. Les pays mêmes où la foi du Christ sera prêchée, ces pays-là seront sans loi, sans charité, sans vertu ; en vain la grande volonté aura dit : soyez unis. Les hommes se feront mutuellement du mal : se maudiront, se vengeront ; mais ce ne sera pas encore la fin des temps. Car la mission du Sauveur serait imparfaite : elle ne peut l'être... Il faut pour que le monde finisse, s'ébranle, fasse après lui place à un autre monde, ou au néant... selon que Dieu voudra... il faut que les hommes aient compris la charité... alors Dieu détruisant le grand œuvre pour lequel il fit tant de choses, Dieu sera glorifié, car l'homme sera devenu parfait ! l'homme ! sa plus noble et sa plus chère

créature... et alors tout sera *paradis*. Plus rien d'humain ne surgira de cette terre de larmes, de misères, de douleurs inouïes. Nous chanterons en chœur l'hosanna des anges; et le monde, où se meuvent aujourd'hui tant de choses animées, bouleversées, sans ordre, le monde sera devenu poussière, grain de sable, néant, écrasé par la puissance qui le fit autrefois sortir du chaos, pour sa gloire et pour celle de l'homme, car le monde fut né pour servir à deux fins.

A Dieu, par sa création même.

A l'homme, comme je vous le disais tout-à-l'heure, par le perfectionnement de toutes les vertus qu'il avait au cœur.

Siméon cessa de parler tout-à-coup, l'esprit prophétique qui venait de s'empa-

rer de lui, l'avait brisé et anéanti. Son organisation fébrile et délicate, ne pouvait soutenir une telle lutte. Il s'élevait trop au-dessus de l'homme; il en souffrait.

Vellorax, incapable de comprendre ce qui causait l'abattement du vieux Israélite, crut qu'il était fatigué d'avoir parlé trop longtemps; et il se retira pour laisser à Siméon quelques momens de repos, enchanté de tout ce qu'il venait d'entendre, et déjà converti au fond du cœur.

IV.

La moisson était finie à Nazareth. Les travaux de la campagne étant terminés, les pauvres avaient cherché un autre moyen de gagner leur vie, les riches se reposaient dans leurs richesses.

Siméon et Salomith, rendus aux occupations du ménage, étaient seuls une grande partie du jour, et le soir ils sortaient ensemble comme de coutume.

Vellorax avait vu peu à peu le père et la fille changer à son égard. Ils le fuyaient maintenant! eux, qui autrefois, si hospitaliers et si bons, lui avaient donné tant d'heureux jours, par leurs soins et leur amitié, eux qui lui avaient presque fait retrouver une patrie!

Ce n'était plus ainsi! Siméon, le front sérieux, l'air pensif et sombre, allait et venait dans son jardin, dans sa maison, sans adresser une parole à son hôte; et Salomith passait vainement près de lui sans paraître le regarder.

C'est que le vieux patriarche avait remarqué depuis long-temps l'amour de Vellorax pour sa fille; et redouté celui de sa fille pour Vellorax.

Que deviendrait Salomith s'il en était ainsi? Unique trésor qui lui reste au monde, à ce pauvre père! doit-il encore, pour achever les épreuves qui ont abreuvé sa longue carrière, voir ce jeune ange souffrir et pleurer comme lui?...

Vellorax est païen, voilà d'abord le premier obstacle. Siméon donnerait-il sa fille à l'homme qui ne croit pas au Dieu d'Israël? Jamais!

Mais en admettant, ce qu'il croit deviner, que Vellorax est déjà à moitié disciple de Jésus de Nazareth, et qu'un jour il sera un

véritable élu de Dieu, quelle existence Vellorax peut-il offrir à Salomith. Déserteur des armées romaines, exposé à tous momens à être arrêté et mis à mort,... et il ne peut s'échapper, étant à plus de deux mille lieues de sa patrie, et ne pouvant rester en Galilée sans s'exposer à la mort, ni fuir, sans rencontrer également les dangers qui le pressent de toutes parts.

Siméon pensait à tout cela, lorsqu'il voyait les regards de Vellorax se fixer sur Salomith avec amour, ou ceux de Salomith, dans l'embarras, l'émotion, la confusion, expliquaient assez ce qui se passait au fond de son cœur de jeune fille.

Siméon eût payé de sa vie le bonheur de

voir Vellorax quitter sa maison! mais la loi d'Israël lui faisait un devoir de sacrifier ses intérêts et ceux de sa fille à la sûreté de son hôte. Il ne pouvait ni lui témoigner sa répugnance à le voir demeurer chez lui, ni encore moins le prier d'en partir.

Il tâchait au moins d'éloigner Vellorax de Salomith. Ils ne se parlaient plus, ils ne se voyaient plus. Le vieillard espérait qu'en les séparant ainsi le plus possible, il triompherait de leurs cœurs! comme si on pouvait triompher du cœur!

Un jour, qu'il était seul, assis sur un banc de pierre dans son petit jardin et qu'il pensait à tout cela, Vellorax vint s'asseoir près de lui, et lui souhaita le bonjour avec cordialité; Siméon lui prit la main et le salua de même.

Vellorax désirait depuis long-temps avoir une explication avec Siméon. Il s'apercevait bien du changement qui s'était fait dans cet intérieur à propos de lui, et il en souffrait trop pour ne pas oser s'en plaindre. Il se décida donc, en voyant que le vieillard était seul, à lui parler avec franchise, et sans déguiser aucun des sentimens qu'il éprouvait.

— Mon père, lui dit-il en s'approchant de lui, voilà bien long-temps que j'abuse de votre générosité ; trois mois sont déjà passés depuis que je suis sous votre toit protecteur ; vous m'avez sauvé la vie, et je vous devrai peut-être le bonheur de revoir ma mère, ma famille, et le pays qui me vit

naître. Savez-vous que je sens bien tout cela.

— Vous devez ces bienfaits à la protection de Dieu, reprit Siméon ; vous ne me devez rien, à moi, j'ai été l'instrument dont il s'est servi pour vous sauver. Voilà tout.

— Ainsi, continua Vellorax, je dois penser à mon départ... il n'est pas probable que vous vouliez me retenir plus long-temps, je le vois.

—Vous resterez ici, mon fils, tout le temps que vous jugerez nécessaire.

— Comme vous me dites cela avec indifférence; on dirait que vous seriez bien aise de me voir partir.

Siméon ne répondit rien.

— Vous paraissez bien désirer le moment de mon départ, dit le jeune homme avec amertume.

Siméon gardait toujours le silence.

— Père, continua Vellorax, qu'avez-vous contre moi?

— Rien, reprit Siméon sans ajouter un mot.

— Il fut un temps où vous n'étiez pas ainsi avec moi.

— C'est possible.

— Et pourquoi avez-vous ainsi changé?

— Je vous le demande, reprit Siméon en le regardant alors très fixement.

— Mais je l'ignore, répondit Vellorax embarrassé. Je m'aperçois bien que depuis quelque temps, vous me fuyez et me laissez seul. Si vous sortez avec Salomith je ne vais plus avec vous; si vous travaillez ensemble je ne partage plus vos travaux. Cependant je ne crois pas avoir mérité cette sévérité de votre part; j'ai tenu la parole que je vous avais donnée ; j'ai respecté les devoirs sacrés de l'hospitalité, devoirs qui sont les mêmes dans ma patrie comme dans la vôtre. Pourquoi me traitez-vous comme si j'étais coupable ?

— L'homme est faible, répondit Siméon, et s'appuyer, et se confier aux forces de l'homme, c'est s'appuyer sur un roseau

fragile, et que le vent emporte comme un grain de poussière.

Vellorax comprit parfaitement ce que Siméon voulait lui dire, et voyant qu'il avait deviné son amour pour Salomith, il se jeta aux genoux du vieillard, et les tenant étroitement embrassés.

— Oui, lui dit-il, j'ai été faible, je le sais. j'ai laissé naître dans mon cœur un amour que je devais combattre, car j'ignore si tu me donneras ta fille; mais je n'ai point essayé de gagner sa tendresse. Si elle m'aime, c'est un secret penchant qui l'aura liée à moi; lien mystérieux qui unit les ames en dépit de tout ce qui peut les séparer. Je ne suis pas coupable de cela du moins.

— Vellorax, dit Siméon en devenant ex-

trêmement pâle, sais-tu ce que c'est que la différence de religion chez les enfans d'Israël?

— Non, je l'ignore; adorer un dieu ou un autre, suivre une croyance ou en repousser une, je comprends que cela doit être indifférent; et toutes les religions me semblent également bonnes et respectables.

— Pas à nous, dit Siméon avec une émotion profonde.

— Tu ne me donnerais donc pas ta fille?

— Non, tant que tu ne croiras pas au Dieu d'Israël, car un enfant de la tribu de Juda, descendant de David, ne peut épouser un infidèle comme toi.

Vellorax devint triste et préoccupé, puis il dit ensuite :

— Oui, attendons quelque temps, atten-

dons encore, le jour n'est pas loin où Vellorax doit croire ce que tu crois, aimer ce que tu aimes... alors il sera ton fils, n'est-ce ps?

Siméon ne répondit rien.

— Répondez-moi, mon père, je vous en supplie. Que veut dire ce silence, après ce que vous venez d'entendre?

— Hélas! dit Siméon en essuyant ses larmes, que puis-je dire! Insensé que vous êtes, vous osez parler d'hymen et de bonheur, sous le poids de la proscription et du désespoir. Quel est votre avenir? en avez-vous un, pour demander à une pauvre femme de le partager? Vous mourrez demain, peut-être, et vous osez faire des projets pour

demain! Vous n'avez pas songé à cela, vous! Mais, j'y ai songé moi! moi, père, protecteur de Salomith, et qui n'ai pas comme vous la folie et l'égoïsme des passions pour m'empêcher de songer plus à elle qu'à moi-même. Mon ami, continua-t-il en lui prenant la main, écoutez le conseil que j'ai à vous donner. Quand la vie est triste, pénible, quand on est malheureux, il ne faut associer personne à soi. Il faut avoir le courage de supporter seul les misères de la vie, et ne se trouver satisfait que dans l'isolement et la solitude. Seul, on a toujours trop. Quand il faut penser à un autre qu'à soi-même, on n'a jamais assez. Songez donc ce que c'est que de vivre ainsi que vous le voudriez. Songez donc quelle amertume

vous vous préparez. Où irez-vous tous deux pour trouver un instant de repos? Rester ici, cela ne se peut pas. Votre mariage arrêterait tous les yeux sur vous et vous ferait découvrir. Aller ailleurs. Grand Dieu! quel lieu choisirez-vous qui ne soit soumis à la domination romaine? Où pouvez-vous aller pour fuir vos maîtres et les nôtres? Vous les trouverez partout: ils ont conquis le monde. Vous regagnerez votre patrie? mais le croyez-vous? Que de fatigues, que de dangers, que de folies et de sollicitudes, avant que d'y arriver. Et Salomith partagerait donc tous ces tourmens? Je verrai cette enfant élevée à l'ombre d'une vie douce et reposée, n'ayant jamais connu qu'un travail qui délasse, et jamais celui qui brise;

faible, délicate, craintive, pauvre ame épouvantée, je la verrais s'exposer ainsi à tous les maux qui doivent vous atteindre. Oh ! non, jamais ! jamais ! n'y comptez pas.

Vellorax sentait bien que le pauvre père avait raison, et dans le fond de son cœur, il demeurait confus, d'avoir autant aimé Salomith, et d'y avoir si peu pensé ! tant l'amour est égoïste!

— Mon père, dit-il avec douleur, je le sens, vous avez raison, je renonce à un espoir que je n'ai pas eu assez de force pour repousser ; mais vous m'aiderez. Oui, je le vois bien, j'étais indigne d'être appelé même votre ami à tous deux. J'étais un malheureux, qui, rendu tel par la persécution et la misère, n'avait songé

qu'à mon avenir, et n'avait pas assez pensé à celui que j'allais offrir. Qu'elle reste avec vous, près de vous, qu'elle me laisse et m'oublie. Puisse-t-elle un jour apprécier le sacrifice que je lui fais aujourd'hui. Promettez-moi, dit-il en essuyant furtivement une larme qui coulait de ses yeux, promettez-moi de le lui dire un jour, un jour!... quand je serai bien loin, quand elle sera assise, là où je suis maintenant, paisible et heureuse près de vous, et que, seul, errant, abandonné sur la terre, je traînerai dans les déserts une vie affreuse, dites-lui combien je l'aimais, dites-lui les combats que je me suis livrés, pour triompher de mon amour et tout ce que mon courage m'a fait refuser. Alors, vous lui appren-

drez seulement comme elle fut aimée, ce que je méritais, ce que j'ai perdu. Alors elle me plaindra, elle m'aimera peut-être... et je serai récompensé et satisfait.

— Je vous promets de lui apprendre un jour tout cela, dit Siméon, plein d'admiration pour la générosité et le dévoûment de Vellorax. Oui, vous êtes bon et généreux, et si votre position eût été différente, je vous nommerais mon fils avec bien de la gloire.

— Ne parlons plus de cela, dit le jeune homme; quand on perd une espérance, il faut en détruire jusqu'au souvenir. Ne parlons plus de cela; je partirai dans quelques jours, je vous promets de ne rien dire à Salomith. Si elle devait me regretter autant

que je la regretterai, ce serait une douleur de plus; il n'en sera pas ainsi, je l'espère. Comme il parlait encore, Salomith, triste, pensive, inquiète, arriva près d'eux.

— Qu'avez-vous donc, dit-elle en souriant tristement, comme pour les égayer malgré eux? Je vous ai vu pleurer, mon père; je vous ai vu pleurer, Vellorax, qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé?

Et en disant cela, Salomith prenait les mains de son père et les baisait avec tendresse; elle regardait Vellorax avec inquiétude.

— Ma fille, répondit Siméon, si vous avez remarqué notre tristesse, vous avez eu raison, car nous sommes tristes : Vellorax m'ap-

prend qu'il va bientôt partir, et nous parlions de ce départ avec regret, comme vous le pensez.

Salomith ne put rien répondre : elle laissa tomber le fuseau qu'elle tenait à la main, ses joues roses et fraîches rirent la pâleur de la mort; son gosier se serra violemment ; effrayé de cette révolution si soudaine, Siméon la prit dans ses bras, et voyant Salomith pâle et défaillante, il essaya de l'entraîner dans la maison, afin d'être seul témoin de ce cruel chagrin, dont il ne devinait que trop la cause.

Il la porta dans la grande salle, où ils se tenaient habituellement ; Vellorax,

n'osa pas les suivre, et resta sur le banc de pierre, consterné, surpris, ravi!... car il avait compris qu'il était aimé!....

Salomith eut un long évanouissement, et son pauvre vieux père la crut morte pendant quelques instans; après lui avoir donné tous les soins qui lui étaient nécessaires, il la vit enfin revenir à la vie.

Dès qu'elle fut mieux, elle pleura beaucoup, et ses larmes la soulagèrent, en lui ôtant cette oppression mortelle qui l'accablait.

— Pleure, disait Siméon, pleure, ma bien-aimée, nous sommes seuls; dis à ton père tout ce qui t'afflige; dépose dans son sein toutes tes souffrances. Pourquoi, ma

fille, pourquoi ne les lui avoir pas confiés depuis long-temps.

— Je n'avais rien à confier, mon père, répondit la jeune fille en pleurant ; j'ignorais et j'ignore encore qui a pu me causer une telle souffrance, en apprenant le départ de Vellorax ; je ne savais pas que je l'aimais tant!... Je vivais heureuse de le voir, contente d'entendre sa voix, de le savoir en sûreté, le soir je m'endormais tranquille, le matin je m'éveillais heureuse : *il est ici*, me disais-je quand je pensais à lui, et avec cette pensée, j'avais tout. Vous m'aviez ordonné depuis quelque temps, de ne plus causer avec lui : cela me faisait mal ; mais comme je ne lui savais aucuns torts, ni à moi non plus, j'attendais chaque jour un ordre de

vous pour me rapprocher de lui comme de coutume; j'attendais!... je ne m'inquiétais pas, Vellorax remplaçait dans mon cœur le frère adoré que j'ai perdu; de même que j'aimais mon frère Tobie, j'aimais Vellorax; je n'aurais su dire lequel des deux était le plus aimé, de celui que je voyais là, ou de celui qui n'y était plus...

Mais quand j'ai appris que j'allais le perdre aussi, quand vous avez dit: Vellorax va partir; alors il s'est fait dans tout mon être un affreux bouleversement ; j'ai cru que j'allais mourir, et je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

Elle appuya sa tête sur l'épaule de son père et pleura; puis tout-à-coup, voyant le

désespoir qui était sur le visage de Siméon, elle se jeta à ses genoux, et s'écria :

— C'est moi qui vous fais pleurer, mon père ; quoi, je suis la cause d'une douleur pour vous. Oh! Dieu de David, m'avez-vous donc abandonnée, pour qu'il soit dit que Salomith avant de mourir, ait eu le malheur de faire pleurer son père. Oh! pardon, dit-elle, en joignant ses mains ; mon père, ne pleurez pas, je vous en supplie : je n'ai plus de chagrin, je ne souffre plus. Je suis avec vous, je n'ai rien à désirer, je ne suis pas malheureuse. Oh! dites donc que vous ne l'êtes plus.

— Enfant, dit Siméon, ne t'afflige pas ainsi. Relève-toi, ma fille, ma gloire, mon trésor; relève-toi, tu n'es pas coupable...

rassure-toi... c'est ton avenir qui me fait trembler.

— Expliquez-vous, mon père, je vous en conjure.

— Réponds simplement à ce que je vais te demander : Aimes-tu Vellorax?

Salomith cachant son visage dans ses mains, répondit à voix basse :

— Oui, mon père, je l'aime.

Siméon leva les yeux au ciel sans rien dire.

— Mais écoutez, reprit la jeune fille, en se relevant avec calme et dignité, si je l'aime, il ne le saura jamais ; je sais bien que je ne puis épouser un homme qui n'est ni de ma patrie ni de ma religion ; je sais cela, et je n'y ai jamais pensé ; je l'aime,

et dans cet amour que je ne comprends pas, je comprends de même qu'il n'y a aucun crime; car je le verrai partir sans le suivre; et je serai malheureuse, sans désespoir.

— Ma fille, dit Siméon avec douleur; sans doute, sa religion est le premier de tous les obstacles... mais pour un père, un père qui t'aime comme je t'aime, j'en vois un autre encore?

— Je n'avais vu que celui-là, mon père, quel est donc l'autre?

— Et la position de ce jeune homme, ma fille; il est déserteur des armées romaines; prisonnier, il meurt s'il est découvert; et quand même il ne le serait pas, il est exilé, fugitif, sa patrie est dans un autre monde, sous un autre ciel, dans un pays sauvage et

idolâtre... Pour s'y rendre, il aura des années entières de fatigue et de souffrances ; il lui faudra supporter la faim, l'inquiétude, la misère, les privations de tous les genres.

— Oh ! j'avais bien songé à cela, dit Salomith avec enthousiasme, mais je ne....

Elle s'arrêta tout-à-coup, n'osant exprimer toute sa pensée.

— Tu le suivrais donc !.. dit le vieillard avec angoisse.

—Oui, mon père, je le suivrais. Avez-vous pu croire que Salomith pouvait être dominé dans sa tendresse, par une autre pensée que celle du devoir, mon intérêt pourrait-il éteindre mon dévoûment ; et d'ailleurs, quel sort serait plus heureux que le mien. J'adoucirais par ma présence, la tristesse de

la vie de mon époux ; puisqu'il m'aime, il ne serait jamais malheureux, moi, étant là! si les hommes l'ont repoussé, si la terre et le ciel semblent unis pour lui faire la guerre, je recevrais avec lui, les coups de l'un et de l'autre. Errant, fugitif, condamné, il aurait du moins l'amour de Salomith pour lui tenir place de tous les autres qu'il a perdus. Veillant à sa sûreté, la nuit et le jour, je préviendrais, je devinerais ses dangers, je le sauverais; je le sens, je ne crois pas que tant que je serais près de lui, le malheur ou la persécution paraissent l'atteindre!

Mais je ne puis espérer un tel avenir, je le sais!...

Salomith se tut, et baissa les yeux.

Tandis qu'elle parlait, Siméon, les yeux baissés aussi et fortement troublé, n'avait osé l'interrompre. La passion profonde qu'il découvrait dans ce cœur de jeune fille, si inconnu à lui, jusqu'à ce jour, l'effrayait au point de lui ôter toute possibilité de raisonner. Il ne voyait qu'une chose, c'était sa fille, errante et malheureuse, quittant le toit paternel pour aller affronter toutes les douleurs de la terre; cette pensée lui ôtait tout son courage et il se mit à pleurer comme un enfant.

Salomith se jeta dans les bras de son père, et pleura avec lui. Alors ils entendirent derrière eux un soupir profond et douloureux, et se retournant, ils virent Vellorax appuyé

contre la porte, et qui avait tout entendu.

— Pardonnez-moi, dit-il à Siméon, pardonnez-moi, car je suis la cause de toute votre douleur ; c'est moi qui suis venu troubler, par ma présence, la paix qui régnait dans votre intérieur; l'innocente paix du cœur de votre enfant. Oh! pardonnez-moi. — Mais vous, dit-il à Salomith en osant lui prendre la main qu'elle s'efforçait en vain de retirer, quoi! vous me suivriez partout?... dans les déserts que je dois traverser, sous le soleil brûlant des contrées qui nous entourent; et jusque dans cette Gaule sauvage, dans ces régions perdues, que vous ne connaissez pas et qui ne sauraient peut-être pas vous apprécier ni vous aimer, tant vous êtes supérieure et au-dessus

des femmes avec lesquelles vous devriez vivre. Oh! répétez-le encore, Salomith, quel que puisse être mon avenir, il sera beau si vous me promettez cela.

— Je vous suivrais partout, si vous étiez mon époux, dit-elle en affectant un air de tranquillité qui était bien loin de son amie, en ce moment. Je vous suivrais au bout du monde. Précisément parce que vous êtes malheureux, persécuté, je m'attacherais à votre destinée avec plus de joie que si vous me donniez toutes les richesses de la terre. Mais vous savez bien que je ne puis vous nommer mon époux, que mon vieux père ne peut vous appeler son fils. Je dois vivre et mourir ici; j'obéirai à mon devoir, obéissez au vôtre en vous éloignant,

et tâchez de m'oublier, si c'est possible!...

En les entendant parler ainsi, Siméon paraissait horriblement souffrir. Il apprenait en ce moment que les plus fortes résolutions de l'ame fléchissent et s'éteignent devant la douleur d'un être aimé. Lui, qui avait été si souvent éprouvé, n'avait jamais faibli en face d'un malheur; et aujourd'hui, la destinée de sa fille, l'incertitude de son sort, le brise plus que tous les maux qu'il a ressentis. Il ne savait que dire, il n'osait même parler; car il savait que Vellorax était prêt à renoncer au paganisme, et qu'il profiterait de quelques entretiens avec le divin sage qu'il avait déjà admiré, pour le ramener au culte du vrai dieu. Il

tremblait donc également de l'une et de l'autre de ces dispositions.

Tout-à-coup, Siméon, qui était absorbé dans ses pensées, se leva, et se tenant respectueusement debout, il dit à sa fille : Ma fille, levez-vous.

Vellorax, surpris, regarda du côté où les regards de Siméon étaient dirigés, et il vit à quelque distance un jeune homme appuyé contre un palmier, ayant les bras croisés sur la poitrine, et qui ne faisait aucun mouvement, ni pour avancer, ni pour partir.

Il était parfaitement beau; son visage avait une expression étrange et sublime. Ses cheveux étaient partagés au sommet de la tête, à la manière des Nazaréens ; sa longue

barbe descendait en pointe sur sa poitrine; ses yeux, d'une beauté ravissante, étaient doux, sévères et calmes.

Si Vellorax eût osé, il se fût prosterné devant cet homme et l'eût adoré, en le prenant pour un Dieu, un consolateur, qui arrivait au milieu de cette famille désolée pour en adoucir les douleurs.

C'était, en effet, le Dieu consolateur, bienfaiteur de tous les hommes!

— C'est Jésus de Nazareth, qui vient nous voir, dit Siméon à Vellorax. Restez ici, et ne nous suivez pas. Nous irons seuls, ma fille et moi.

Vellorax obéit et resta sur le banc de pierre; mais il suivit des yeux Salomith et

son père, et ne pût résister au désir de regarder encore une fois Jésus.

Il crut voir, en l'examinant davantage, qu'une auréole de lumière entourait sa tête.

Au moment où il entrait dans la maison de Siméon, Jésus se retourna, et regarda Vellorax avec une expression si sublime, que celui-ci s'écria :

— Oh! Jésus, vous êtes un Dieu!

Et il resta long-temps abimé dans des pensées profondes qu'il n'avait jamais eues jusqu'alors.

V.

Quand Vellorax revînt auprès de ses hôtes, il les trouva seuls. Mais leurs visages étaient calmes et sereins. Ils ne pleuraient plus, ils avaient le sourire sur les lèvres, et la paix au cœur.

Entrez, dit Siméon au jeune homme, entrez mon fils, ne craignez pas, nous sommes seuls.

— Mon père, dit Vellorax avec émotion, je viens vous dire que ma résolution est définitivement arrêtée, et que je dois bientôt partir. Je suis resté ici trop long-temps, je le sens, et je dois à votre bienfaisance de m'éloigner d'ici le plus tôt possible. Je vous aurai, laissé de tristes preuves de ma reconnaissance! Cependant je vous supplie d'y croire. Car je vous aime et vous aimerai toute ma vie; je vous le jure.

Salomith était pâle comme la mort en écoutant parler Vellorax : mais elle ne dit rien.

Encore quelques jours, continua Vellorax,

et j'aurai quitté cette maison, où, pour mon bonheur, et peut-être pour le vôtre je n'aurais jamais dû entrer. Salomith m'oubliera, hélas, peut-être! Mais vous, mon père, mon bienfaiteur, mon hôte, me pardonnez-vous, me bénissez-vous?

— Oui, dit Siméon en levant ses deux mains sur le tête de Vellorax, oui, je te bénis. Enfant de la Providence, destiné à beaucoup souffrir sur la terre, à n'être heureux que dans le ciel, je te bénis. J'appelle sur toi les graces du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; puisses-tu le connaître et le bénir toujours. Voilà tout ce que je puis te souhaiter de mieux et de plus digne d'un homme qui est l'image du Tout-Puissant, et fait pour l'adorer et le servir.

— Ah ! reprit Vellorax, vous avez raison, ne me souhaitez rien pour la terre; car, je le sens, je n'y dois pas vivre long-temps. Je mourrai en sortant d'ici ! Comment vivre loin de Salomitz !...

— Mon fils, dit Siméon, le malheur a cela d'affreux, qu'il ne donne pas la mort. C'est une épreuve du ciel ; ce n'est pas toujours un châtiment ; c'est quelquefois une bénédiction.

« Bienheureux ceux qui pleurent, a dit Jésus. » Celui qui souffre avec patience est sanctifié par ses larmes.

Au revoir, continua le vieillard en voyant que sa fille éprouvait uue émotion trop douloureuse en écoutant tout cela, au revoir, Vellorax.

Nous allons à la synagogue. C'est l'heure de la prière. Nous prierons pour vous. Adieu.

Vellorax qui n'avait jamais songé à les y accompagner, voulut y aller aussi; et les laissant partir, il les suivit bientôt à quelque distance, et entra avec eux dans le temple.

Le peuple encombrait le portique, et on se pressait en foule pour entendre parler Jésus de Nazareth qui instruisait ce jour-là dans la synagogue.

Au nom de Jésus, Vellorax entra avec plus de curiosité encore.

« Jésus, en ce moment, venait de se lever « pour lire[1].

« On lui présenta le livre du prophète

[1] Saint Luc, ch. IV, v. 16 et suiv.

« Isaïe ; et l'ayant ouvert, il trouva l'endroit
« où il est écrit :

« L'esprit du Seigneur est en moi ; c'est
« pourquoi il m'a consacré par son onction;
« il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux
« hommes, pour guérir ceux qui ont le
« cœur brisé, pour annoncer aux captifs la
« liberté, et aux aveugles le recouvrement
« de la vue ; pour délivrer ceux qui sont
« dans l'oppression ; pour publier l'année
« des graces du Seigneur, et le jour auquel
« il rendra justice.

« Ayant fermé le livre, il le rendit au mi-
« nistre et s'assit. Tout le monde dans la
« synagogue avait les yeux fixés sur lui. »

Vellorax fut profondément ému de ces

paroles et de l'expression avec laquelle Jésus les prononça.

Il crut devoir s'appliquer à lui-même le sens de ce crût qu'il venait d'entendre; et que Jésus avait dit pour lui seul ces mots sublimes :

« Je suis venu pour prêcher l'Évangile « aux hommes, et pour guérir ceux qui ont « le cœur brisé. »

Il médita long-temps ces mots, et il les trouva si clairs, si grands, si magnifiques, que rien dans sa religion druïdique ne lui parut semblable.

Il prêta l'oreille aux paroles que Jésus disait encore.

« Sans doute vous allez m'expliquer ce « proverbe; médecin, guérissez-vous vous-« même; faites ici d'aussi grandes choses « que nous avons ouï dire que vous aviez « faites à Capharnaüm, mais je vous dis en « vérité, qu'aucun prophète n'est bien reçu « dans son pays.

« Il y avait plusieurs lépreux dans « Israël au temps du prophète Elizée, « néanmoins aucun d'eux ne fùt guéri, « mais seulement Naanam qui était Sy-« rien.

« Tous ceux de la synagogue, l'entendant « parler ainsi, en furent irrités, et s'étant « levés, ils le chassèrent et le menèrent au « sommet de la montagne sur laquelle leur

« ville était bâtie, à dessein de le préci-
« piter.

« Mais Jésus passa au milieu d'eux, et se
« retira[1]. »

Villorax, avait suivi ce mouvement spontané du peuple; et resté seul sur la montagne, méditait en son cœur les paroles qu'il venait d'entendre, celle-ci surtout : « Il y avait des lépreux dans Israël; néanmoins aucun ne fut guéri que Naanam, etc. »

— Et je suis Gaulois, idolâtre, s'écria-t-il avec angoisse; au milieu de ce peuple juif, votre peuple privilégié et pour lequel Dieu fit autrefois tant de merveilles! O

[1] Ev. selon Saint-Luc, ch. 4.

Jésus de Nazareth! au milieu de ce peuple qui vous outrage et vous déshonore, moi seul j'ai compris dans la synagogue le sens de vos sublimes paroles. Et pourquoi! comment se fait-il que leurs yeux soient fermés à tant de beautés, et que les miens seuls soient ouverts! Suis-je donc de ceux qui doivent un jour posséder cette vie éternelle, que vous promettez, au nom de Dieu, qui est votre père, à ceux qui croirons en vous?... Mais Dieu!... votre père! et vous Dieu aussi, et cependant vous dites qu'il n'y a qu'un Dieu! O prodige! ô mystère divin! Eclairez mes idées confuses, expliquez-moi ce mystère inconcevable. Oh! Jésus, ayez pitié de moi, je crois en vous... Je voudrais m'attacher à vous, et vivre et mourir pour vous.

Après avoir dit ces paroles, Vellorax tomba sur la terre, épuisé par la fatigue que son corps éprouvait de l'émotion de son ame ébranlée.

Le soleil couchant dorait en ce moment la cime du Thabor, et la mer de Galilée s'étendait calme et unie comme une glace, réfléchissant dans ses eaux limpides les couleurs du prisme, qui la rendaient tantôt bleue, pourpre, orange, au gré de la variation des flots, qui ressemblaient à des lames d'or pur. L'air était suave et embaumé; il faisait une de ses soirées délicieuses si communes en Orient, et surtout en Galilée; l'oranger, le citronnier, le nopal, les herbes aromatiques parfumaient l'air;

et les oiseaux chantaient en chœur des airs ravissans. Toute la nature semblait saluer son créateur ; chaque partie de l'atmosphère, chaque herbe, chaque créature chantait à sa façon l'hymne de la reconnaissance, la prière et le salut du soir.

Vellorax, ému par ce spectacle, sentait son ame souffrante devenir calme et reposée ! Des pensées, qui lui étaient inconuues, venaient à son esprit comme malgré lui. Il admirait cette nature enchantée, il admirait avec elle celui qui l'avait faite si belle. Le nom de Jésus de Nazareth vint se mêler à cette double admiration, et il s'écria :

— O Jésus, seriez-vous donc l'auteur de

tant de merveilles? Seriez-vous donc le vrai Dieu?

O Jésus, ayez pitié de moi, sauvez-moi.

Vellorax ayant dit ces derniers mots, entendit un léger bruit derrière lui. Il se retourna, et vit Jésus de Nazareth, debout, immobile, appuyé contre un arbre qui était près de lui. Son visage était calme et radieux; il semblait contempler cette nature avec une sorte de triomphe mêlée d'un calme profond.

Des oiseaux étaient venus se poser sur les branches du platane qui prêtait son ombrage au Christ. Ils chantaient des airs d'une mélodie extraordinaire; c'était une symphonie dont les notes uniques n'avaient

point de rivales; c'était une musique ravissante, une hymne, inspirées par cette présence miraculeuse, et que chaque créature célébrait à sa manière.

Vellorax n'osait approcher de Jésus.

La beauté de cette soirée délicieuse, le magique tableau que la nature offrait en ce moment à ses yeux, et le Christ devant lui, spectateur muet et calme de toutes ces grandeurs dont il était le roi, Jésus, sans nom, sans puissance, déshérité au milieu de son héritage et de ses domaines!...

Toutes ces pensées arrivèrent en foule à l'esprit déjà troublé de Vellorax.

Il se jeta aux genoux du Christ et les baisa avec transport.

Jésus de Nazareth, ayez pitié de moi! s'écria-t-il en se prosternant devant lui.

Jésus le releva avec bonté, et, le faisant asseoir à côté de lui, il apaisa par ses douces paroles le trouble qui agitait le cœur du néophyte, et il lui expliqua les écritures.

VI.

Vellorax devient le disciple de Jésus de Nazareth. Abandonnant une religion sans but pour le bonheur et pour la perfection de l'homme; il s'attacha de tout cœur et dans une entière conviction à celui qui avait

compris toutes les misères humaines et qu venait les guérir. Pour lui, avoir appris aux hommes à devenir plus heureux et plus sages, c'était vraiment en être le créateur. Celui qui les voulait meilleurs, devait nécessairement en être un jour l'unique but comme l'unique récompense.

Il s'attacha donc à ce vrai sage, ce grand philosophe dont la raison profonde étonnait l'humanité en même temps qu'elle venait l'éclairer. Cet homme, élevé au-dessus de ses semblables par le seul ascendant d'une vertu simple, dégagé de mensonges et d'impostures ; qui ne devait sa réputation ni à sa fortune, car il était pauvre, ni à l'illustration d'un grand nom, car il passait pour le fils d'un pauvre artisan ;

et le sang de David dont il était issu, n'avait sur les esprits alors soumis à une toute autre grandeur, ni influence ni pouvoir.

En effet, si on examine sans partialité, cette invincible puissance, que le Christ exerce sur nous, même malgré nous, on ne peut se défendre d'une admiration profonde en comparant la morale du Dieu du Calvaire à toutes les autres, quelques sages et raisonnées qu'elles soient. Chaque philosophie a en elle un vice qui paraît à travers toutes les bonnes pensées dont elle est formée. Celle du Christ n'a rien d'imparfait. Dès le premier jour où il prêcha parmi les hommes, il parut les avoir étudiés, compris, analysés jusqu'au plus secret de leur cœur; il leur a donné

des remèdes pour toutes les peines de l'ame, des consolations pour tous les biens perdus. Où donc aurait-il pris toutes ces merveilleuses leçons[1] ? Un homme a osé dire que Jésus-Christ avait été *probablement* en Egypte puiser à la science des prêtres de Baal ou d'Isis les grandes pensées qu'il vint ensuite annoncer à sa patrie.

On ne peut faire qu'une seule question à celui qui ose inventer une fable si dénuée de vraisemblance.

Si les prêtres d'Égypte avaient, avant Jésus-Christ, connu cette loi, pourquoi ne l'ont-ils pas fait connaître. Car aucun manuscrit n'atteste sur la terre, que cette loi di-

[1] Voltaire.

vine ait été en aucun temps celle d'aucun peuple.

Ces maximes philantropiques ne pouvaient même faire partie des secrets de leurs sciences mystérieuses, car elles ne sont grandes, elles ne sont d'aucune force, qu'en étant pratiquées et connues. Si donc les prêtres de Cybèle ou autres eussent connu la loi évangélique, ils auraient fait ce qu'elle demandait, au lieu de faire le contraire, ce qui est constant par ce que nous connaissons de leur religion, imbue de principes si discordans, de maximes et de sentimens si désorganisés.

Le Christ porte à croire que sa mission est divine; car sa loi est parfaite, raisonnable, sensée, complète; c'est le type de la

divinité d'être le complément de la perfection. On ne peut imaginer un être souverain, et l'imaginer imparfait.

Je ne me représente pas ce que les prêtres d'Égypte eussent pu faire de la perfection de cette loi, s'ils ne devaient ni la prêcher ni la suivre. Et d'ailleurs d'où l'auraient-ils recue? d'un sage et d'un législateur? Comment serait-il resté inconnu jusqu'ici? Comment un aussi vaste et aussi étonnant génie serait-il resté dans l'obscurité la plus complète? Si les prêtres seuls étaient les auteurs de cette loi, comment ne l'enseignaient-ils pas; et comment ayant connu des idées si grandes, si utiles au bonheur de l'humanité, en faisaient-ils si peu de cas

que de n'en parler à personne, et de n'en profiter pas même pour eux.

Ensuite, comment Jésus de Nazareth, homme obscur et pauvre, aurait-il pu pénétrer dans les secrets de ces mystères, que personne avant lui n'aurait encore pu découvrir. Est-il probable que si Jésus a voyagé en Égypte, ce qu'aucun évangéliste ne dit ni ne fait même supposer, car il était connu par les Nazaréens comme ayant toujours vécu parmi eux ; est-il probable que, pauvre artisan, il ait eu le droit d'obtenir, par sa parole, ce que tous les conquérans n'ont pu obtenir par les armes et les conquêtes. Et depuis, alors, si cette loi n'était pas cachée avec un profond mystère, et que Jésus ait pu la connaître

facilement, comment tout le monde avant lui ne la connaissait-il donc pas ?

Oh ! Dieu ! quelle ignorance et quelle mauvaise foi, dans ceux qui refusent de croire en vous.

La conversion de Vellorax arriva tout naturellement après qu'il eut fait ces réflexions simples et positives. Mais cette conversion devait amener pour lui, comme pour celui dont l'avenir devait dépendre du sien, de grandes épreuves et de grands revers.

Les amis du Christ ne peuvent espérer devenir les heureux de la terre. Tout ce qui tient à lui, doit plus ou moins recevoir ici-bas le stigmate d'un Dieu pauvre, persécuté, crucifié. Jésus appelant à lui les élus,

leur promet beaucoup dans l'autre vie, mais peu pour celle-ci, car il y a peu à y trouver.

Siméon, Salomith et Vellorax, sont trop chers à Jésus pour n'être pas destinés à partager, sinon l'agonie du Calvaire, du moins les souffrances morales du Dieu qui vint y mourir. S'ils doivent vivre, ils doivent souffrir. Les douleurs supportées patiemment, ouvrent à la mort les portes de l'éternité bienheureuse.

SIX MOIS DE PLUS.

VII.

Siméon n'avait pas vu sans frémir la conversion de Vellorax ; en véritable saint, il en était heureux, mais en père, il la redoutait. En effet, elle amena tout naturellement l'union qu'il redoutait.

Salomith épousa Vellorax. Doublement dévouée comme chrétienne et comme femme, elle voyait bien pour elle, un avenir rempli de sacrifices, de privations, et elle bénissait Dieu. Si Vellorax eût été heureux selon le monde, elle eût partagé ses bonheurs avec joie. Mais il était malheureux, et pour elle c'était bien plus encore : elle eût été dans le second cas sa compagne, elle devenait ici sa providence. Elle devait partager ses douleurs, c'était bien mieux à ses yeux que de partager ses félicités. Elle envisageait sa destinée avec un calme et un sourire qui faisaient frémir ; elle la contemplait avec l'indifférence d'un enfant qui joue au bord d'un précipice qui va l'engloutir. C'était plus, elle envisageait tout cela avec le courage de la femme

ce courage inouï, qui ne faiblit jamais.

Oh! qui donc nous a dites faibles? Qui donc a pu nous refuser la première de toutes les grandeurs? le courage de l'ame. Résignées dans la misère et dans la solitude; résignées dans les tourmens de la vie habituelle, et dans les grandes épreuves du monde! Prêtes à tous les sacrifices; résignées devant ceux qu'on nous impose, et regrettant ceux que nous ne pouvons faire! résignées dans les peines du corps et dans celles de l'ame; esclaves des préjugés, esclaves dans nos maisons, esclaves de nos propres cœurs! Liées par toutes les exigences, enchaînées par toutes

les dominations, rien ne nous effraye et ne nous fait faiblir!...

Ce fut ainsi que Salomith vint lier avec joie sa calme destinée à l'orageux avenir de Vellorax.

VIII.

A peine quelques jours s'étaient écoulés depuis le mariage de Salomith, que Siméon tomba dangereusement malade. Quoique soumis et résigné, il n'avait pas moins reçu un coup mortel; et le jour qui vit unir Sa-

lomith à Vellorax, apprit au saint Israélite, qu'il est des douleurs que la résignation même ne peut éteindre.

A peine fût-il alité, qu'il annonça à ses enfans sa fin prochaine. Il ne dit pas la cause de cette mort soudaine; vieillard septuagénaire, il pouvait facilement laisser croire que sa vieillesse seule le mettait au tombeau.

Bientôt ses forces s'éteignirent de plus en plus, il donna sa bénédiction à Salomith, puis à Vellorax, il les supplia de rester fortement attachés à la foi d'Israel, et de regarder le Christ comme leur unique chef et comme le fils de Dieu.

Plusieurs personnes, apprenant que la fin de Siméon était proche, vinrent lui donner le baiser de paix.

A cet instant si redoutable pour tous, on le vit calme, silencieusement recueilli, attendre son heure dernière comme le plus beau moment de sa vie irréprochable.

C'était au lever du jour! le ciel se colorait déjà d'une teinte rose et dorée; les oiseaux s'éveillant avec la nature, célébraient le retour du soleil; les anges avaient les yeux fixés sur cette chambre pauvre et solitaire, où un sage allait mourir entre les bras de celui qui lui avait donné la vie.

Oh ! qui pourrait dire la solennité de cette scène unique dans l'histoire des hommes.

Un homme mourant, et Dieu présidant à son agonie ! aidant par sa parole puissante à la lutte violente de l'humanité et de la mort !...

Siméon, après avoir dit quelques mots à voix basse au divin sage qui était près de lui, appela sa fille une dernière fois, et la bénit en l'embrassant; puis, levant les yeux sur *celui*[1] qui était au chevet de son lit, et faisant un effort pour se soulever encore.

— Oh ! Christ, s'écria-t-il, Christ, mon maître, mon Rédempteur, mon Dieu! je vais

[1] Jesus-Christ.

mourir; mon ame va paraître devant vous... et je commence à vivre pour l'éternité. Pardonnez-moi, sauvez-moi; Jésus, mon Dieu, ayez pitié de moi.

En ce moment, il rendit l'ame!... et tous les assistans se prosternèrent et s'écrièrent aussi :

— Jésus, ayez pitié de lui !...

IX.

Deux ans s'écoulèrent. Salomith a suivi Veilorax dans sa route incertaine et orageuse. Après des souffrances inouïes, des privations de toute espèce, et toutes les

douleurs de la misère et de la proscription, Vellorax fut reconnu, conduit au général romain qui commandait alors les légions d'Occident, et condamné à mort aussitôt!

Salomith revint en Galilée.

Un jour, c'était au temps de la fête de Pâques, les nouveaux habitans de la demeure de Siméon entendirent vers le soir frapper doucement à leur porte. Ils ouvrirent à une jeune femme, dont les habits en lambeaux, les pieds nuds, le visage maigre et pâle, attestaient une extrême misère. Il faisait froid, ses hôtes allumèrent du feu, et lui offrirent quelque nourriture. Mais à peine la jeune femme fût-elle assise, que

jetant de tous côtés des regards tristes et déchirans, elle s'écria en fondant en larmes :

— Oh ! mon père ! où êtes-vous ? O Vellorax, mon époux, où êtes-vous aussi !

Puis elle faillit se trouver mal, et tomba de défaillance.

Ruben de Nazareth, qui avait acheté cette maison à la mort de Siméon, ne reconnaissait pas celle qui parlait ainsi.

— Qui êtes-vous, lui demanda-t-il avec douceur. Parlez, jeune femme, nous aurons des pleurs pour vos pleurs, et de la pitié pour vos malheurs.

— Je suis Salomith, répondit la voya-

geuse, je suis la fille de Siméon le pieux ; ce saint que vous avez tous aimé et vénéré pendant sa vie.

— Quoi, vous êtes cette belle Salomith, qui, en quittant Nazareth, fit répandre tant de larmes à nos jeunes gens, et rassura tant de jalousies de jeunes filles ! Oh ! Dieu, que vous est-il donc arrivé, pour que vous soyez changée ainsi ?

— Le malheur, reprit Salomith en essuyant ses larmes, le malheur grave sur nos visages des traces plus marquées que celles que le temps y laisse. J'ai perdu mon époux, celui pour qui j'avais tout quitté !... patrie, amis, repos... après avoir déjà accompli une grande partie de notre affreux voyage,

après avoir supporté ensemble la faim, la fatigue, la chaleur et le froid!... Ils l'ont reconnu, il fut jugé et condamné à mort!... Il a fallu voir tout cela, supporter toutes ces douleurs... Seule, maintenant, sur la terre, j'ai voulu revenir dans mon pays, et mourir à Nazareth, comme mon père, puisque je ne pouvais plus vivre près de mon époux!...

Salomith s'interrompant, regardait de tous côtés dans cette vaste chambre... elle cherchait à retrouver quelques traces de ses anciens souvenirs!

— Je regarde en vain, dit-elle avec amertume... rien d'autrefois, rien!... pas même

le lit où j'ai vu mourir mon père!... pas même les deux places réservées au foyer domestique, où Vellorax et moi nous nous sommes mis si souvent! Tout cela est passé, enseveli pour jamais dans l'éternelle poussière du temps!... Mes hôtes, continua-t-elle, en se levant, après un moment de silence, recevez mes remercîmens, pour votre charitable accueil, je vais vous quitter. Adieu, dit-elle en pressant les mains de la vieille épouse de Ruben. Adieu, mère, priez pour moi.

— Et où voulez-vous donc aller à cette heure, reprit Suzanne, y songez-vous? Restez donc avec nous et venez vous reposer avec tranquillité.

— Non, non, dit Salomith avec douleur. Non, je ne puis rester ici plus longtemps, j'y souffre trop, mon cœur brisé ne peut voir sans déchirement les lieux qui lui rappellent tant de souvenirs; puis, où je veux aller, c'est là seulement qu'on peut espérer trouver consolation et courage. Je veux revoir Jésus et Marie, ces deux protecteurs, qui ont élevé mon enfance, et m'ont appris d'avance à supporter courageusement la douleur. Je veux voir ma seconde mère et le divin sage dont les paroles calmeront mon angoisse mortelle.

— Jésus et Marie ne sont plus à Nazareth, dit Suzanne. Jésus est parti pour aller à Jérusalem, célébrer la Pâque avec

ses disciples, et Marie, dont l'ame était triste et abattue, a suivi son fils; elle n'est pas ici.

— Oh Dieu, dit Salomith en reprenant sa place avec tristesse : Dieu, vous m'ôtez donc toutes les consolations !...

CONCLUSION.

Le lendemain, au point du jour, Salomith, après avoir remercié ses hôtes, quitta leur maison et partit pour Jérusalem. Quand la porte fut fermée sur elle, elle jetta un dernier regard sur l'asile où elle avait passé

sa jeunesse, où les seuls heureux jours de sa vie s'étaient écoulés... et munie d'un peu d'argent, que Ruben et sa femme lui avaient donné, elle arriva deux jours après à Jérusalem.

Le soleil était déjà haut dans le ciel; le temps était froid et sombre, et elle ne sût où aller loger pour se mettre en sûreté au milieu de cette grande ville, où les Romains avaient établis leur domination comme dans le reste de l'univers. Son but était d'aller à la Synagogue; d'y voir le Christ, et de découvrir ainsi la demeure de Marie. Elle entra dans le temple, mais il était désert!... La voix du divin législateur ne s'y faisait plus entendre... elle de-

manda à une sainte femme qui était près du tronc des pauvres, si Jésus de Nazareth avait paru les jours précédens.

La vieille pleurait et priait. Au nom de Jésus, elle releva la tête.

Salomith renouvela sa question.

— Le Christ doit être mis à mort, répondit la vieille en sanglottant. Il fallait qu'il mourût, pour les péchés du monde, et la prophétie va s'accomplir !...

— Que dites-vous donc, reprit Salomith avec inquiétude.

— Le Christ a été livré et calomnié; Pilate l'a condamné à mort. Allez au cal-

vaire, allez, jeune femme, vous qui pouvez marcher encore... Allez assister à la rédemption du monde!

Salomith se dirigea vers la montagne, pensive, inquiète, ne sachant si ce que lui avait dit la sainte femme était une rêverie ou une vérité. Elle arriva sur le Calvaire, vers la sixième heure du jour. Trois croix, plantées à côté les unes des autres, s'élevaient au-dessus de la terre, et semblaient se perdre dans les cieux.

Sur celle du milieu était Jésus de Nazareth!...

Au cri affreux de Salomith, quelques

gens se retournèrent et la coudoyèrent en riant.

Elle arriva avec peine au pied de la croix du Sauveur, et se prosternant, elle l'adora.

— Adieu, mon protecteur et mon divin maître, disait-elle si bas, que personne ne l'entendit; adieu, Christ persécuté et maudit, Christ bienfaiteur de ceux qui vous outragent. Salut à vous, Créateur et Sauveur du monde, jettez sur Salomith désespérée un regard de pitié!... Apprenez-lui à souffrir comme vous l'isolement et l'oubli de tous! Que votre croix lui apprenne et lui révèle les sublimes mystères du courage et

de la foi. Christ, vous allez mourir. Attirez-moi à vous, que je meure aussi. Et que votre sang réparateur, en éteignant ma vie mortelle, me donne pour jamais l'éternité bienheureuse.

Tout-à-coup, elle fut interrompue dans sa prière, par un grand bruit qui se faisait autour d'elle, et des éclats de rire sans nombre qui partaient de la foule attroupée sur la montagne.

Le douloureux martyr du Christ lui donnait une fièvre ardente. Il eut soif.

— J'ai soif, dit-il à ses bourreaux, *sitio*[1].

Alors un soldat trempa une éponge dans

[1] Ev. selon Saint-Luc.

du fiel et du vinaigre, et la lui présenta... c'est ce qui avait causé les éclats de rire et le tumulte que Salomith entendit !...

Des paroles outrageantes sur le Christ retentissaient de tous côtés, et parvenaient jusqu'à lui. Lui, patient et soumis, disait du haut de sa croix : Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font[1].

Puis, vers la neuvième heure du jour, comme les ténèbres couvraient la terre depuis la sixième heure environ, après qu'on eût présenté de nouveau à Jésus une éponge trempée dans le vinaigre, Salomith crut entendre parler le Sauveur.

[1] Ev. selon Saint-Luc.

A ce son de voix, si connu et si adoré, elle leva les yeux sur le Christ; son visage était pâle, et son sang coulait sur la terre.

Jésus, après avoir bu le vinaigre dit: « Tout est accompli! [1] » *Consummatum est!* et baissant la tête, il rendit l'esprit.

« Au même instant, la voûte du temple » se déchira en deux; la terre trembla, les » pierres se fendirent, les tombeaux s'ou» vrirent, et plusieurs corps ressuscitè» rent [2]. »

Salomith, prosternée, adorait en si-

[1] Ev. selon Saint-Luc.

[2] Ev. selon Saint-Jean.

lence le miracle qui s'opérait devant elle.

Mais elle ne mourut pas. Enfant de la nouvelle doctrine, elle devait vivre pour donner l'exemple aux premiers fidèles, des vertus austères et difficiles que les disciples du Crucifié devaient enseigner au monde.

Elle suivit Marie, et vint habiter avec elle; comme elle, n'ayant plus de liens sur la terre, elle ne songeait qu'au ciel. Pauvre et résignée, elle vécut seule et mourut seule!... Et quand le souvenir de Vellorax l'obsédait en troublant sa prière par d'amers regrets, elle allait sur le Calvaire. Là, elle rappelait à sa mémoire les douleurs du Dieu martyr. Elle pardonnait aux

bourreaux de Vellorax, puisque Jésus lui-même avait pardonné aux siens. Elle se soumettait à son sort!.. et arrivée à une extrême vieillesse, elle mourut en odeur de sainteté, bénissant les souffrances de la terre, qui allaient lui donner les béatitudes éternelles.

FIN DE SALOMITH.

LES DEUX SOEURS.

Mme JUNOT D'ABRANTÈS.

I.

C'était un grand jour de fête au château de Reuilly. Chaque année, le vingt mai réunissait au château les connaissances des environs, les paysans du village et même des villages voisins. Le maître de

cette belle et ancienne propriété, le marquis de Reuilly, fêtait en ce jour la naissance de ses deux filles, Hélène et Clary; la première avait ce jour-là dix-huit ans révolus, la seconde seize.

Toutes deux dédaignant la fête et les vœux qu'on leur offrait, excepté ceux de leur père, se tenaient à l'écart, les mains l'une dans l'autre, le sourire sur les lèvres, et chacune, un bouquet à la main, offrait son compliment à l'autre.

Il était dix heures du matin; le soleil était pur et déjà chaud. Le parc de Reuilly commençait à se remplir de monde.

Les feuilles des arbres tremblaient doucement, agitées par un léger souffle d'air ; les oiseaux chantaient, les fleurs embaumaient l'atmosphère ; c'était une de ces matinées délicieuses que Dieu, qui pense à tout, qui prévoit tout, pour le bonheur de l'homme, a daigné créer exprès pour qu'il en pût jouir.

— Tiens, dit Hélène à Clary, en l'entourant de ses bras, tiens, ma bien-aimée, voici mon bouquet, je te souhaite tous les bonheurs, dit-elle en l'embrassant, je ne fais aucune exception dans ce que je te désire ; ainsi mes vœux seraient trop longs ; devine-les.

— Et moi, dit Clary en laissant tomber quelques larmes sur le bouquet que lui offrait sa sœur, moi, je t'en dis autant. Tu le sais, je n'aime que toi de cette tendresse excessive qui fait qu'on aime en même temps un bienfaiteur et un ami. Tu es tout pour moi. En te faisant des souhaits, ce serait donc les faire pour moi...

Elles s'embrassèrent en silence, car les paroles ne savent jamais exprimer la joie ni la douleur.

— Mais, dit Hélène à sa sœur au bout d'un instant, regarde donc au milieu de ton bouquet, tiens, regarde. Clary écartant les

fleurs, vit une petite boîte de maroquin rouge. En l'ouvrant, elle y trouva une montre en or, d'un grand prix, et une chaîne émaillée. Sur la montre, le nom d'Hélène était gravé au lieu du sien; Clary pleura, car on pleure de joie comme de tristesse.

— Merci, dit-elle enfin, merci, ma sœur. Mais ton cadeau, vois-tu, ne me fait pas tout le plaisir que tu crois. Je devine que pour l'acheter, tu as dû te priver bien long-temps de tout ce que tu pouvais souhaiter, et, vois-tu, cette pensée détruit tout le charme que je trouverais dans ton joli présent. — Notre père est de moitié dans ce cadeau, dit Hélène en rougissant,

car elle ne savait pas mentir. Ainsi, ne t'inquiète pas. Seulement, comme il veut que je passe pour te l'avoir fait à moi seule, ne lui en dis rien, entends-tu? et Hélène embarrassée, rougissait plus encore en disant cela. Clary jetant un coup-d'œil rapide sur le visage de sa sœur, devina à l'instant la cause de son embarras, et son vertueux mensonge; elle l'embrassa, mais en feignant de croire à ce qu'elle lui disait. —Tiens, dit-elle en sortant d'une corbeille qu'elle tenait à la main, un morceau de velours; voilà mon cadeau à moi; c'est pour une chaise gothique, les fleurs sont nuancées en soie plate et brodées sur du velours noir. — Que c'est joli, dit Hélène enchantée. C'est donc

pour me faire cette surprise que depuis six mois tu vas tous les jours pendant longtemps t'enfermer toute seule. — Oui, tu ne l'avais pas deviné? — Non, je t'assure, la surprise est complète. —Tant mieux, dit Clary, c'est le seul prix que ce pauvre cadeau puisse avoir à tes yeux. J'ai songé à toi à chaque point que je faisais; mon cadeau n'est pas aussi beau que le tien! mais tu sais que je ne pouvais mieux faire. Une larme brilla dans ses yeux, en disant ces derniers mots. Elle sourit ensuite à sa sœur, et voyant qu'Hélène pleurait aussi : — Sœur, dit-elle, l'amour fraternel est le premier bien de la vie, aimons-nous et nous serons heureuses. En disant cela, elle se

leva, prit la main de sa sœur, et toutes deux se rendirent dans l'appartement de leur père.

Le marquis de Reuilly les attendait. — Hélène, dit-il à sa fille aînée, viens choisir ce que je vous ai destiné à toutes deux; tu est l'aînée; cela doit être ainsi. Il dit ces derniers mots avec la fermeté qu'on met souvent pour faire une injustice et lui donner l'apparence du bon droit. Choisis, ma fille, choisis; il l'embrassa vingt fois en lui disant toujours, choisis. Pour Clary, placée derrière lui depuis son arrivée, il l'avait embrassée *une fois*, et depuis ne l'avait pas même regardée.

— Aussitôt Hélène, cherchant Clary, viens donc, amie, lui dit-elle, choisis d'abord, et moi, je viendrai ensuite. — Je ne veux pas, dit M. de Reuilly avec aigreur. Hélène, obéissez. Hélène ne répondit rien, mais si le père avait compris ce que le soupir qu'il entendit sortir du cœur de sa fille renfermait de condamnation contre lui et de souffrance pour elle, il eût changé, peut-être.

Hélène choisit parmi les cadeaux, ceux qu'elle savait les moins agréables à sa sœur. Elle lui laissa ceux qu'elle préférait elle-même, et ceux qu'elle savait être préférés par elle. Elle avait fait une étude scrupuleuse des moindres goûts de Clary, expo-

sée qu'elle était, comme en ce moment, à les satisfaire souvent plutôt qu'elle-même.

II.

Le marquis de Reuilly était veuf depuis long-temps; la naissance de Clary coûta la vie à la marquise de Reuilly; M. de Reuilly

n'avait eu dans sa vie qu'une seule passion vraie; celle qu'il eut pour sa femme. Son cœur sec et dur, son caractère indomptable, s'abaissèrent devant cet amour, au point qu'il était devenu presque bon et compâtissant. Plusieurs années de bonheur ne suffirent pas pour le changer à jamais; madame de Reuilly mourut, et cette mort ayant mis M. de Reuilly au désespoir, le rendit plus méchant au lieu de le rendre meilleur. Quand le malheur ne ramène pas au bien il en éloigne; le cœur qui alors n'a pas été assez pur pour comprendre la vertu, ne peut que s'endurcir davantage.

Hélène en grandissant était le portrait

vivant de sa mère. Il prit pour cet enfant, une adoration sans bornes. Elle lui retraçait le souvenir de ses plus heureuses années!... chaque fois que son regard s'arrêtait sur elle, chaque fois qu'il voyait son petit visage d'ange s'approcher de lui, cet homme si peu soumis aux émotions du cœur, ressentait pour un moment, leur puissante influence. Alors il devenait doux et facile, on le trouvait alors généralement meilleur pour tous. En grandissant, Hélène s'aperçut bientôt du pouvoir qu'elle avait sur l'esprit de son père; il n'aimait pas sa seconde fille. Clary, dès sa naissance, fut pour lui l'objet d'une aversion profonde; Hélène employa son empire sur le cœur

de son père, à le ramener à sa seconde fille; il tâchait de lui rendre dans la maison paternelle, la moitié de la part de bonheur qu'involontairement elle avait à elle seule. Elle aima Clary non-seulement parce qu'elle était sa sœur, mais parce qu'on ne l'aimait pas. Souvent le visage baigné de pleurs, le cœur oppressé après quelques dures injustices que Clary venait d'essuyer, Hélène se jetait dans ses bras et lui disait avec transport. Oh! je t'aimerai, moi! je serai ce qu'on refuse d'être pour toi. Je t'aimerai pour celui qui t'oublie. Je t'aimerai pour tous ceux qui n'osent pas t'aimer, dans la crainte de déplaire au chef de famille; Clary, ma sœur, re-

pose-toi sur mon cœur; amie, celui-là ne te manquera jamais. Clary, pénétrée de reconnaissance, isolée au milieu de sa famille, reporta sur Hélène l'amour dont elle ne devait avoir qu'une partie. Hélène souriait à son approche, Hélène devinait et prévenait ses moindres désirs, Hélène l'aimait tant! Ce qu'elle admirait surtout, ce qu'elle appréciait davantage, c'était l'admirable délicatesse de sa sœur à éloigner toujours de devant elle, la conviction de l'affreuse vérité que son père ne l'aimait pas, et l'activité avec laquelle Hélène tâchait de lui faire croire qu'elle était aimée comme elle.

Touchante pensée! sous laquelle l'angé-

lique jeune fille cachait les torts de son père et voilait son dévoûment fraternel.

Sans cesse luttant contre une antipathie, la douce et soumise Clary n'opposa jamais que les larmes, et ne fit jamais un reproche; heureuse de l'affection d'Hélène, cette tendresse jetait sur son adolescence le charme du vrai bonheur. Elle oubliait auprès de sa sœur, les reproches injustes dont son père l'accablait. Si elle le voyait caresser Hélène; si, reléguée dans un coin de la chambre, elle n'apprenait la douceur des caresses paternelles, qu'en les voyant donner à une autre, cette autre était Hélène, et elle ne

regrettait rien. Elle eût voulu amasser sur elle encore plus de bonheur, encore plus d'adoration. Elle bénissait son père d'aimer sa sœur; n'importe, se disait-elle, qu'il m'oublie..... il l'aime, c'est tout.

Ainsi, vouées l'une à l'autre par ce sentiment le plus beau, le plus pur, le plus élevé du cœur humain, toutes deux avaient grandi et profité des instructions chrétiennes qu'on leur avait enseignées. Mais leur amour fraternel n'avait eu besoin d'aucune leçon; elles l'avaient trouvé au fond de leur ame, du jour, où pour la première fois elles comprirent assez la vie, pour apprécier le plus grand de ses amours!

On ne savait laquelle des deux il fallait le plus admirer, de Clary, soumise aux épreuves rigoureuses d'une préférence paternelle, sûre d'être moins aimée, et n'en conservant aucune aigreur ni aucun ressentiment; ou d'Hélène, qui, toute enfant encore, à cet âge où l'on ne songe qu'à soi, avait déjà compris toute la grandeur et la sublimité de sa mission dans la famille, avait été pour sa sœur une mère prévoyante, une douce providence, une consolation toujours prête à tous les maux qui devaient la faire souffrir. Jamais une parole hautaine, jamais un moment d'humeur, si ordinaire aux enfans du même âge qui ne se quittent jamais, ne

firent sentir à Clary que sa sœur avait droit à une déférence, ou qu'une plainte portée auprès de son père la ferait punir.

Ainsi, malgré la dureté de M. de Reuilly, malgré l'oubli dans lequel son enfance s'était élevée, Clary avait trouvé dans le cœur d'Hélène de quoi la récompenser amplement de l'injustice; ou pour mieux dire, lui faire supporter courageusement cette grande épreuve de Dieu.

L'amour fraternel est le sentiment le plus parfait, le plus complet du cœur humain. Il étend sur l'existence entière un charme et une douceur qui n'appartient qu'à lui. L'amour maternel a ses inquié-

tudes, ses illusions, sa passion si rarement heureuse!... car la mère aime toujours mieux qu'elle n'est aimée. L'amour filial a ses injustices et ses craintes, sa petite dissimulation involontaire, ses défiances qui, sans éloigner le cœur, le font taire quelquefois. Mais la tendresse fraternelle, l'amitié de l'un à l'autre; cette confiance intime, les souvenirs qui sont toujours les mêmes, les mêmes parens, les mêmes habitudes, les mêmes peines ou les mêmes plaisirs. Quel nom donner à cette intimité, car c'est une vie, une même existence partagée. Deux frères sont toujours moralement liés par une même vie et une même nature.

Là viennent s'éteindre les soupçons et les méfiances. Là, on peut tout dire, on n'a pas même besoin de dire, tout est deviné et surtout écouté et compris, le même malheur comme la même félicité.

C'est l'amour des anges. Et quand Dieu veut nous faire comprendre le terme de la perfection humaine, il nous dit : « Aimez vous les uns les autres *comme des frères* » !

III.

La fête que nous avons annoncée dans le chapitre précédent, et qui se célébrait pour l'anniversaire de la naissance des deux

jeunes filles, arrivée le même jour, à deux ans de distance, était devenue, au milieu du jour, bruyante et animée.

Hélène et Clary avaient reçu les vœux des bons paysans avec toute la grace et la simplicité la plus aimable. Elles avaient aussi invité plusieurs de leurs jeunes amies qui vinrent dans l'après-diné; le château de Reuilly n'étant qu'à trois lieues de Paris. Une de leurs cousines, Blanche de Sérié, était aussi venue avec sa mère. Aussi légère, aussi mal élevée que les deux sœurs étaient bonnes et charmantes, Blanche était plus âgée que ses cousines. Elle avait vingt-cinq ans. Elle était bien, mais de cette beauté qui ne sait

plaire à personne et qui aigrit ceux qui la possède, plus qu'une autre n'est triste de sa laideur. Blanche avait senti que sa figure trouvait peu d'admirateurs; elle en avait déjà fait une rude épreuve, et cette épreuve n'avait servi qu'à la rendre plus méchante, au lieu de la rendre plus sage. Elle n'aimait pas ses cousines, elle les sentait trop au-dessus d'elle pour leur pardonner cette supériorité; mais celle des deux qu'elle haïssait le plus, c'était Clary, et voici pourquoi.

Hélène, aussi douce, aussi spirituelle que sa sœur, était bien moins partagée qu'elle sous le rapport de la figure et des agrémens

extérieurs. Hélène était laide, elle plaisait néanmoins, mais c'était seulement son esprit et son cœur qui lui prêtaient seuls les charmes qui la faisaient aimer. Hélène méchante et fausse eût été affreuse. Hélène bonne et spirituelle était presque jolie.

Mais Clary, également spirituelle et bonne, était la plus ravissante personne qu'on pût voir.

L'habitude de la tristesse avait donné à ses grands yeux noirs une expression indéfinissable et d'une extrême beauté ; son visage habituellement pâle, se colorait à la moindre émotion d'une teinte rose si

pâle, d'un ton si suave et si doux, qu'on l'appelait, dans le monde, la rose du Bengale, tant elle en avait la couleur et l'aspect doux et modeste.

Clary avait des cheveux blonds cendrés, longs, beaux, épais, et qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. Elle était grande, élancée, mince et souple comme un peuplier. Le son de sa voix avait quelque chose d'argentin et de musical; elle était l'objet de l'admiration de tous; à peine entrait-elle dans un bal ou dans un salon, qu'aussitôt tous les regards se tournaient vers elle; les plus belles femmes étaient oubliées quand elle paraissait, parce qu'avec tous ces avan-

tages, entre son esprit et ses talens, il régnait un accord si parfait, tout était si harmonieux, si ensemble, que la grace, chez elle, était encore le premier de tous ses charmes, parce que la grace l'emporte sur tous les autres, c'est même elle qui les donne.

Hélène, fière de la beauté de sa sœur, bien plus heureuse de la voir belle que d'être belle elle-même, avait toujours été mal avec Blanche, parce qu'elle l'avait devinée. Elle avait compris depuis long-temps que celle-ci n'aimait pas Clary, et la bassesse de cette petite jalousie, lui avait rendu sa cousine extrêmement désagréable.

Comment Hélène pouvait-elle se pardonner cela, elle qui rougissait de joie chaque fois qu'elle entendait louer sa sœur ; elle qui remerciait Dieu de l'avoir créée si belle, en disant avec joie : au moins, si ma sœur n'est pas aimée dans la famille, on l'aimera ailleurs !

Lorsque ces deux jeunes filles virent arriver leur tante et leur cousine, elles quittèrent le parc, où elles dansaient, et vinrent les recevoir dans le vestibule.

Madame de Sérié était une bonne personne, simple, douce, résignée, qui ayant éprouvé de grands revers de fortune, n'a-

vait jamais compris qu'on pût s'en plaindre, et supportait sa pauvreté avec une parfaite soumission. Le caractère hautain de sa fille l'avait peut-être encore rendue plus malheureuse que la pauvreté. Jamais Blanche n'avait été, pour sa mère, une fille complaisante et respectueuse. Madame de Sérié était la douceur même ; c'était une personne fort ordinaire d'esprit, incapable d'agir avec fermeté, ébranlée par de grandes peines morales ; et, depuis son veuvage, elle était tombée tellement au pouvoir des volontés de sa fille, que celle-ci était maîtresse absolue du terrain, et dominait sa mère en la faisant plier à tout ce qu'elle souhaitait.

La pauvre mère, comme toutes les mères,

était encore bien heureuse que sa fille l'embrassa en recevant une robe ou un chapeau, et fût ce jour-là de meilleure humeur que de coutume.

Néanmoins, ces frais de toilette et ces équipages continuels de plumes et de bijoux qu'on voyait toujours à Blanche, n'avaient pu réussir à lui faire trouver un mariage convenable; son grand nez busqué, son teint rouge et éclatant, sa taille épaisse et lourde, ne recevaient de tout cet attirail éclatant qu'un désagrément de plus. Elle mettait toujours les modes qui lui allaient mal; les couleurs qui ne lui seyaient pas, étaient toujours celles qu'elle choisissait, elle avait

une science pour être gauche, qui lui était particulière.

Ce jour-là, comme elle comptait trouver du monde au château de Reuilly, Blanche s'était parée de pied en cap, et avait endossé une robe neuve, un chapeau neuf, des souliers neufs, etc., la robe était verte, le chapeau cerise, et son visage animé, entouré de cette couleur verte et de cette couleur cerise, était écrasé par ces nuances éclatantes qui lui allaient horriblement.

Clary avait une robe de mousseline blanche toute unie, ses cheveux blonds

relevés simplement, avec son peigne d'écaille, une grande ceinture d'un rose très pâle, dont les deux bouts tombaient presque jusqu'à ses pieds; et dans cette toilette, elle était vraiment adorable.

—Mon Dieu, dit madame de Sérié à Hélène sachant lui faire plaisir, comme Clary est jolie aujourd'hui. Hélène serra la main de sa tante en silence, car son père était là. Blanche jeta un regard sur Clary, et devint pâle de colère; l'orgueil et la haine sont également justes, chose étrange! Une extrême jalousie porte toujours à se juger mal, et fait qu'en dépit de soi, on se voit inférieur à ceux qu'on voudrait éclipser.

Blanche, accompagnée de ses cousines, se rendit au bal champêtre qui se donnait pour elles; là, elles retrouvèrent leurs amies et leurs connaissances.

IV.

Le marquis de Reuilly était d'un caractère à s'amuser fort peu dans ces sortes de fêtes; il était dur, sérieux, austère, et

quoiqu'il eût quarante ans à peine, il avait les goûts si sédentaires, si retirés, qu'on fut tout surpris de le voir comme tout le monde, regarder danser avec une gaîté qu'on ne lui avait pas vu depuis long-temps. On comprit bientôt le mot de l'énigme. Blanche, qui ne plaisait à personne, avait eu le talent de plaire à M. de Reuilly. Elle avait, à cet effet, assez parlé de sentimens, assez usé de chapeaux : enfin, comme son plan avait été de lui plaire, afin de l'épouser et d'avoir sa fortune, elle se voyait prête à réussir. Elle était aussi dans son aimable humeur, chose qui était fort rare et qui étonna généralement. Ces deux êtres rudes, bou-

deurs, haineux, devaient s'aimer en effet; il est des natures qui ne manquent jamais de se rencontrer! on riait à l'entour d'eux, en faisant cette réflexion, et l'éclat de la toilette de Blanche, ainsi que celle de M. de Reuilly, amusèrent les assistans beaucoup plus que la danse et la fête. Car, dans le monde, ce n'est jamais le plaisir qu'on va chercher qui amuse; c'est toujours un autre qu'on a rencontré là.

Mais la pauvre Clary s'aperçut plus vite que tout le monde de ce nouveau sentiment, car son père avait deviné en un moment

la cause de la jalousie de Blanche, sa haine et son orgueil froissé.

Tout-à-coup Clary disparut. Hélène ne s'en aperçut pas d'abord, étant à rire et à s'amuser, un peu plus loin, avec quelques-unes de ses compagnes. Bientôt l'absence de Clary fut remarquée, car elle était l'ame de la fête ; on vint près d'Hélène lui demander où elle était.

— Ma sœur, dit-elle en riant toujours, mais je ne sais pas! elle est dans le parc, probablement.... et elle recommença à causer avec gaité.

Cependant l'heure du dîner approchait et

Clary ne paraissait pas; Hélène devint inquiète alors, et cette inquiétude augmentait à mesure qu'elle appréciait la longueur du temps que sa sœur avait disparu. Elle la chercha de tous côtés dans le parc, dans les petites fabriques, où plusieurs personnes étaient réunies, mais elle n'y trouva pas sa sœur. Elle rencontra son père, lui demanda s'il savait où elle était, il répondit avec humeur qu'il n'en savait rien.

Hélène après l'avoir vainement appelée dans le jardin, courut au château. Elle monta l'escalier qui conduisait à leur appartement, et ouvrit précipitamment la porte de la chambre de Clary.

Elle était là, silencieuse et triste. Elle ne pleurait pas, la pauvre jeune fille n'avait plus de larmes pour de telles rigueurs.

— Qu'as-tu donc ? demanda Hélène avec effroi : comme tu es pâle, comme tu es bouleversée ? Est-ce que mon père t'a grondée encore.... ajouta-t-elle avec les larmes aux yeux.

— Mon pére m'a dit de monter ici jusqu'à l'heure du dîner.

— Pourquoi cela ?

— Je l'ignore.

—Eh bien, j'y reste aussi, reprit Hélène, en s'asseyant auprès de sa sœur.

— Non, Hélène, non, dit Clary, il faut descendre et retourner avec nos amies. Je ne suis pas un enfant; je saurai bien me passer de ce léger plaisir, qui n'en était un que parce qu'on me le permettait, et que j'en jouissais paisiblement. La peine que ceci me cause, ne vient pas d'en être privée, tu le conçois bien.

Hélène regarda sa sœur sans pouvoir dire un mot.

Le visage triste de Clary en ce moment,

était parfaitement beau ; elle avait l'air d'un de ces tableaux de sainteté que l'école italienne a si poétiquement représenté.

Les rayons du soleil tombaient sur ses cheveux blonds et les faisaient prendre pour des lames d'or ; elle avait vraiment l'air d'une apparition de sainte.

— Retourne dans le parc, dit-elle à sa sœur ; laisse-moi, Hélène, je descendrai pour dîner.

— Te laisser seule, ici, non ; on ne m'a

pas défendu d'y rester, moi, et je ne te quitte pas.

— Il me semble, Hélène, que ta conduite est répréhensible en ce moment.

— Et pourquoi ?

— Parce que l'obéissance ne consiste pas seulement dans les ordres, plus ou moins suivis avec fidélité, ceci est l'obéissance des mercenaires, mais non d'une fille pour son père. Le respect d'un enfant a des nuances si délicates ! songes-y donc.

— J'y pense bien, dit Hélène, sans rien répondre davantage.

— Crois-tu, dit Clary, que j'aie besoin de cette nouvelle preuve de tendresse, pour être sûre que tu me plains et que tu t'affliges de mes chagrins.

— Non, je sais bien que tu n'en as pas besoin, mais j'ai besoin de te la donner, moi! vois-tu, quand tu es malheureuse, quand on est dur et insensible pour toi, mon ame est bouleversée, si j'ose le dire, et plus à plaindre que toi.

— Tu es bonne, dit Clary en lui prenant la main; mais, mon ange, bénissons la Providence de cette épreuve qu'elle a daigné m'envoyer. J'ai souvent pensé qu'à ma nais-

sance, il était venu d'en haut un ange bénir mes peines : Dieu te rendra au centuple ce que tu m'auras donné ici bas ! toi ! Je crois entendre cette voix intérieure me crier : Ne faiblis pas, encore quelques heures de tribulations, puis l'éternité t'attend pour ta récompense. Elle sera plus grande que le mal. Oh ! non, je ne veux point perdre ces trésors. Je veux bénir la main qui est venue me frapper. Mon père n'est pas méchant, il y a dans sa haine pour moi, un motif, sans doute ; nous l'ignorons. Soumettons-nous, mais ne le condamnons pas. Aimons-le ; si je valais davantage, il m'aurait aimée comme toi !.. il y a là-dedans un mystère ; nous le saurons un jour et nous lui pardon-

nerons. — Hélène, veux-tu me faire bien plaisir ?

— Non, dit celle-ci, parce qu'elle devinait ce que sa sœur allait lui demander.

— Tu ne veux pas ?

— Non, te dis-je, je veux rester ici.

Elle avait à peine achevé ces dernières paroles, que monsieur de Reuilly parut tout-à-coup.

— Pourquoi êtes-vous ici, Hélène, dit-il à sa fille avec sévérité ?

— Parce que je m'ennuyais ailleurs, mon père, dit-elle.

— Il est fâcheux que ce ne soit pas là le véritable motif de votre présence.

—N'exigez pas que je vous en dise davantage, je ne le dois pas.

— Vous êtes venue ici, parce que votre sœur y était, vous ne savez pas que si je lui ai ordonné de quitter la fête, c'est que j'ai eu des raisons sérieuses pour cela.

— Je n'en doute pas, mon père.

— Hé bien alors, pourquoi la soutenez-vous, aux yeux du monde, en venant auprès d'elle ?

— Aux yeux du monde ? Vous l'avez donc grondée devant le monde ?

— Oui, puisqu'elle le méritait.

Hélène fondit en larmes, en entendant ces paroles qui présentaient à son esprit, toutes les humiliations que sa pauvre sœur avait dû reçevoir. — Mon père, s'écria-t-elle en pleurant, ne cesserez-vous donc pas de la tourmenter ? Voyez, si elle mérite votre sévérité ? Pauvre amie, elle ne

s'est pas plainte de tout ceci, même à moi.

— Elle devait faire ainsi, dit monsieur de Reuilly, un peu embarrassé de cette scène, car il avait assez d'esprit, quoiqu'il n'en eût guère, pour sentir qu'il se mettait dans une position fausse et ridicule. Elle a eu tort, ajouta-t-il, et fort bien fait de n'en rien dire.

— Elle a eu tort, dit Hélène avec amertume; elle a eu le tort, mon père, d'être plus jolie que les *autres*, et les autres lui en ont voulu, voilà tout.

Hélène en disant cela avait bien l'intention de parler de Blanche; elle savait que son père la soutenait contre Clary, mais elle était bien éloignée, d'avoir compris, comme tout le monde, ce qu'elle devait lui être un jour.

Monsieur de Reuilly ne répondit rien, il eut peur d'avoir été deviné.

— Allez-vous descendre, Hélène, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— Mon père, je vous en supplie, permettez-moi de me reposer un peu. Je suis extrêmement lasse; il fait si chaud dans le

parc; je descendrai pour dîner. Voulez-vous, dit-elle, avec ce petit air calin que les enfans, préférés par leurs parens, ont tous l'art de prendre; voulez-vous, reprit-elle encore.

— Non, je ne veux pas que tu restes ici, je veux que tu t'amuses.

— Je m'amuse ici, dit Hélène, qui voyait qu'elle allait faire descendre sa sœur.

— Descendez toutes deux, dit monsieur de Reuilly en s'en allant.

— Hélène prit le bras de sa sœur et toutes deux regagnèrent la fête.



V.

La scène que nous venons de décrire se réitérait chaque jour dans l'intérieur de cette famille; Clary était la seule qui vit

l'orage sans frémir ni se plaindre. Clary avait une de ces natures d'ange qui semblent venues au monde pour les faire comprendre. Cette nature avait quelque chose de si attrayant, qu'excepté monsieur de Reuilly, tout le monde aimait Clary et s'intéressait à elle. Une vie si constamment malheureuse, une existence si décolorée, attristait tout le monde. Surtout quand on remarquait sur le visage de la jeune fille, un sourire toujours doux, calme et résigné. Surtout en la voyant paraître les yeux secs, le visage calme, on se demandait alors si elle n'était pas déjà à moitié dans le ciel.

Toute son admiration s'était portée sur

Hélène. Hélène était pour elle une seconde Providence. Elle la regardait comme quelque chose de si parfait et de si supérieur à elle, que son orgueil, son amour-propre était là. Elle n'en avait pas pour elle-même.

Ces deux sœurs, modèles de l'amour fraternel, étaient l'objet de l'admiration générale. On ne savait laquelle admirer davantage, ou de celle qui, toute petite fille encore, enfant étourdie et légère, avait déjà pour une autre les sollicitudes qu'ordinairement à cet âge on n'a que pour soi, qui était parvenue à rendre à sa sœur déshéritée le bonheur dont un père injuste l'a-

vait privée; ou de cette autre ange, qui toujours à côté d'une persécution, toujours en butte à ses traits amers, les repoussait avec calme et résignation, sans se plaindre jamais.

Clary ne s'était jamais permis de juger son père. Elle ne se rendait pas compte des injustices dont elle était l'objet. Ce qu'elle voyait, c'est qu'on aimait mieux sa sœur qu'elle ; mais cette injustice était à ses yeux la première justice. Qu'aurait-elle dit, s'il en eût été autrement? Aimer Hélène plus qu'elle, était une preuve du discernement de son père, au lieu d'être une preuve de sa cruauté. Ainsi

les petits incidens, qui se renouvelaient chaque jour, et brisaient le cœur de ceux qui en étaient les témoins, étaient bien moins durs aux yeux de Clary. Son excellent cœur s'était tellement persuadé de cette vérité, que ses peines diminuaient au lieu d'augmenter, tant elle avait voulu trouver au fond de son ame, une approbation et un pardon pour son père.

Quand Clary et Hélène rentrérent dans le salon, elles trouvèrent tout le monde réuni par la cloche du dîner qui venait de sonner. Il fut impossible de juger sur le visage de Clary l'émotion qu'elle avait dû ressentir.

M. de Reuilly seul paraissait l'air mécontent. Pour éviter un esclandre, il avait plié au désir, ou plutôt à la volonté d'Hélène, mais il en conservait une rancune profonde et se promettait bien de la lui faire sentir. Il aimait passionnément Hélène, mais il l'aimait par boutades et par caprices, comme les gens qui n'ont pas de cœur.

Aussi le lendemain, eut-il avec sa fille une longue conversation. Il la vit de bonne heure se promener seule et il vint la trouver dans le jardin.

VI.

— J'ai été mécontent de vous hier, ma fille, lui dit-il, en prenant un ton sévère.

— Mécontent de moi, mon père, dit Hélène avec beaucoup de respect et de gravité. Avant de savoir pourquoi, laissez-moi vous en demander pardon ; car si je vous ai offensé même involontairement, j'ai toujours tort.

— Vous saviez bien que ce que vous faisiez devait me déplaire.

— Je crois comprendre, mon père, que vous voulez parler de ma sœur.

— Précisément.

Hélène ne répondit rien.

— Hé bien, dit son père, avez-vous compris que j'ai dû être fâché, que vous m'ayez pour ainsi dire forcé à la ramener avec nous quand je l'en avais fait sortir.

Hélène continuait à se taire.

— Je vous demande pardon d'avoir fait quelque chose qui vous ait déplu, voilà tout ce que j'ai à dire.

— Il ne vous appartient pas, Hélène, de donner une leçon à votre père.

— Je n'ai jamais eu cette intention, mon père, je vous assure.

— Vous l'avez sans cesse, je m'aperçois tous les jours de quelques nouveaux plans de votre part, pour vous mettre en guerre contre moi. C'est votre sœur, je le vois bien, qui vous porte à cela, par ses éternelles doléances et son hypocrisie, dont je ne puis être dupe, car vous ne seriez pas ainsi sans elle.

— Oh! mon Dieu! dit Hélène, en se jetant à genoux; mon père, ne l'accusez pas; vous méconnaissez, en disant cela, sa vertu héroïque qui est admirée de tout le monde; excepté de vous! mon père, vous ne pensez pas que, rebutée, méconnue, ma sœur est, de nous deux, celle qui vous

aime le plus! oui, elle vous aime plus que moi. Elle ne vous blâme jamais! moi, j'ai quelquefois le tort de le faire. J'ai osé vous juger. Elle ne l'a jamais fait; son cœur vous conserve la même piété filiale que le mien; et je vous prie, je vous supplie de voir ce qu'a de plus élevé, dans l'une que dans l'autre, par la différence de nos positions, cette égalité de sentiment.

M. de Reuilly ne répondit plus rien. Hélène même le vit ému, elle espéra qu'il sentait ses torts, mais il avait un de ces caractères qui les voient toujours et ne les réparent jamais.

Au bout d'un moment, il dit avec aigreur:

— Je n'aime pas votre sœur, il m'importe fort peu qu'elle m'aime.

Hélène regarda son père, il vit ses yeux baignés de pleurs.

— C'est toi qui est bonne, dit-il en l'embrassant, c'est toi qui vaut par ce seul sentiment, mille fois plus qu'elle par tous les faux semblans des siens. Je suis fier d'être ton père, et te pardonne en voyant que l'extrême bonté de ton cœur est la seule cause de ce moment d'humeur.

Il embrassa Hélène, qui lui rendit ses caresses avec plus de respect que d'affection, mais il ne s'en aperçut pas.

— Ne me louez jamais aux dépens de ma sœur, dit-elle, en baisant la main de son père; le bonheur d'être aimée de vous disparaît dans ces momens-là entièrement pour moi. Oh! mon père, continua-t-elle en lui prenant les mains; mon père, comme nous serions tous heureux, si vous le vouliez. Voyez, que nous manquerait-il; nous sommes riches, vous êtes honoré, estimé de tous. Il n'y a qu'un seul bien dont vous vous privez, et vous nous en privez aussi;

celui de la paix en famille, la douceur d'aimer et de l'être généralement. Est-ce que ce bien-là est comparable à aucun autre? mon père, avouez-le à votre fille, êtes-vous heureux, n'y a-t-il pas quelques heures de solitude entière, où vous reportant sur vous-même, vous ne souffriez pas d'être ainsi; ne seriez-vous pas complètement heureux avec vos deux filles, si toutes deux vous étaient également chères? Oh! dites donc que j'ai raison; n'est-ce pas, qu'en rendant quelqu'un malheureux, on ne peut jamais être heureux soi-même? Il y a des momens de remords qui altèrent toutes nos félicités. Mon père, pensez à cette ange qui ne mérite aucun reproche; voyez donc combien

elle est bonne, comme elle vous aime, comme tout le monde l'aime.

— Oui, je le vois bien que tout le monde l'aime, dit avec amertume M. de Reuilly, on l'aime plus que toi, je le sais bien.

— Et n'est-on pas juste, reprit Hélène avec vivacité. Je suis laide, elle est jolie; je suis vive, brusque, volontaire, j'ai tous les défauts des enfans gâtés; elle est douce, bonne, indulgente, elle a toutes les vertus que le malheur a déjà formées en elle; comment voulez-vous qu'on ne l'aime pas plus que moi? C'est bien naturel, mon

père, soyez bon pour elle, nous serons tous heureux.

— Veux-tu donc que j'oublie que je dois à sa naissance la mort de ta mère? Ciel! je ne puis pas la voir sans songer à cela.

— Et c'est sur elle que vous faites éclater votre chagrin; en est-elle cause?

— N'importe, si je ne puis pas oublier cela.

En disant ces mots, M. de Reuilly se leva brusquement et rentra chez lui, laissant Hélène en proie à toute la douleur de

la conviction qu'il devenait maintenant impossible de ramener à Clary le père injuste qui la détestait.

VII.

Quand Hélène revint chez elle, Clary jouait du piano et paraissait gaie et calme.

Elle déposa sur le front de sa sœur un

baiser, en passant, et Clary lui sourit doucement sans s'interrompre.

Les deux sœurs avaient, à côté l'une de l'autre, deux chambres à peu près semblables, avec un salon de travail en commun, qui les réunissait toute la journée, et où elles travaillaient ensemble. Elles avaient leurs heures marquées pour une occupation ou pour une autre; leurs heures de recréation et de promenades. Tout cela se faisait toujours toutes deux ensemble. Seulement, Clary, plus portée à la piété que sa sœur, et y consacrant une plus grande partie de son temps, se retirait dans sa chambre à trois heures, tous les jours, et après

avoir achevé ses prières et sa petite méditation religieuse, elle revenait ensuite, près de sa sœur, reprendre l'ouvrage interrompu ou en commencer un autre.

Elles vivaient ainsi dans un parfait accord de sentimens, dans une intime union, que deux sœurs seules peuvent comprendre, et qui n'est connu que d'elles. Elles se surprenaient quelquefois avoir causé pendant des heures entières en travaillant à un métier ou à une broderie pour se distraire. Ensuite, en éclatant de rire, elles s'écriaient : comment avons-nous causé si long-temps? qu'avons-nous dit? Elles avaient dit de ces riens qui sont le charme de la vie intime;

elles s'étaient dit ce jour-là ce qu'elles s'étaient déjà dit la veille. Mais elles avaient eu une pensée nouvelle; et cette pensée nouvelle avait fourni à un volume de causerie.

Le lendemain de la fête, la conversation tomba naturellement sur cette fête qui avait dû être si gaie, et qui avait été si triste.

— Je commence à comprendre, dit Clary à sa sœur, que le monde est rempli de ces mécomptes-là. Jamais ce qu'on espère ne réussit comme on le souhaitait. Ce qu'on a re-

douté arrive quelquefois pour nous rendre plus heureux! Dieu veut qu'il en soit ainsi, je pense, afin que nous ne nous établissions qu'en lui seul, et que nous ne comptions que sur lui. S'il en était autrement, nous ne mépriserions pas le monde, et nous devons le mépriser; nous serions tout à la terre, et nous ne devons pas y tenir.

— Tu as raison, dit Hélène, mais il n'est pas moins triste de penser qu'on ne puisse jouir d'une heure de félicité et de repos.

— Tu trouves cela triste?

— Oui, et toi?

— Moi, non.

— Comment, non?

— C'est-à-dire, certainement que je trouve cela triste; mais cette tristesse-là est un bonheur pour l'ame chrétienne. Dès qu'elle est à Dieu, elle ne trouve plus d'attraits aux choses du monde. Tu vois bien qu'il n'y a que ceux qui ne le comprennent pas qui l'aiment.

— Comme tu es sage, ma Clary! je t'admire.

— Le malheur, continue Clary, ramène à

Dieu. Il fait que l'ame éprouvée le cherche davantage. Dieu est la consolation de cette ame. Elle l'aime par reconnaissance, comme quelqu'un que l'on a vu la veille, qu'on connaît, qu'on cherche. L'ame malheureuse aime Dieu comme un ami. Je t'assure que si j'avais été impie, le malheur m'aurait ramenée à Dieu, en voyant qu'il sait consoler les hommes de la sphère élevée d'où il plane au-dessus d'eux, qu'il s'identifie à eux pour les consoler et les guérir. Dans toutes les merveilles de la création, il est moins grand et moins palpable à mes sens que dans la consolation qu'il nous donne. Le propre de la Divinité est de pouvoir consoler. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire

cela!... et, ajouta-t-elle en regardant Hélène, sur la terre... il n'y a qu'une sœur.

Hélène lui prit la main sans rien dire, et les deux sœurs continuèrent à travailler.

Un moment après leur conversation recommença.

— Dis-moi donc, reprit Hélène, ce qu'avait Blanche hier soir? A-t-on jamais vu une humeur semblable?

— Il est de fait, dit Clary, que je n'y conçois rien; je comprends encore moins la sévérité de mon père, car certainement c'est Blanche qui m'a valu la petite scène qui a eu lieu.

— Enfin, dit Hélène, je n'ai jamais bien su ce qui s'était passé hier. Clary, dis-le donc.

— A quoi cela te servirait-il, dit Clary, tu sais, amie, combien cela te fais de peine lorsque tu es témoin de quelques-unes de ces petites injustices. Puisque tu ne sais pas ce qui s'est passé, tant mieux.

— Mais, dit Hélène avec sa vivacité accoutumée et qui redoublait toujours sur ce sujet-là, mais je veux le savoir; et si Blanche a été cause que tu aies versé une larme, elle ne le porteras pas en paradis, si toutefois elle doit y aller un jour.

— Hélène, ne dis pas cela, tu as tort de parler ainsi.

— C'est possible que j'aie tort, on n'a pas toujours raison.

— Oui, mais il faut tâcher d'avoir tort le moins possible; et puis je crois qu'on perd toujours quelque chose à parler de ce qu'on a souffert : d'abord on en perd le mérite. Une contradiction sans cesse vantée, sans cesse mise devant les yeux des autres pour être appréciée, a déjà perdu le premier mérite, celui du silence. Ensuite on dit toujours du mal de quelqu'un, car où il y a un offensé, il y a nécessairement un offenseur.

— Tout cela est fort beau, reprit Hélène, mais je veux savoir ce qu'on t'a dit hier, qui a pu être cause de tout le chagrin que mon..... qu'on t'a fait.

— Tu m'aimes bien, n'est-ce pas? dit Clary en regardant sa sœur.

— Mais je t'aime..... *un peu*..... Oui, reprit-elle en souriant.

— Hé bien, voilà qui me suffit. Ma consolation est en Dieu d'abord, en toi ensuite. Comme aucun des deux ne me manquera jamais, me trouveras-tu bien à plaindre?

— Cela n'empêche pas, dit Hélène, que je donnerais ma vie pour que ces consolations te fussent inutiles. C'est fort bien à toi

d'être satisfaite, mais mon cœur est trop rempli de tendresse pour toi pour que cela lui suffise à lui, et je te veux heureuse, car sans cela je ne puis l'être moi-même. Dis-moi donc ce que Blanche t'a fait?

— Blanche ne m'a rien fait. Seulement elle a causé long-temps avec mon père; ils se sont promenés ensemble dans le parc; et tout-à-coup, comme je passais devant eux avec Léontine de Saint-Marc et Marie de Monvel, j'ai reçu de mon père le reproche de ne pas m'être occupée de ma cousine, et après cela il m'a pris à part, en me disant de rester chez moi jusqu'à l'heure du dîner.

En contant cela, Clary évitait de dire les mots piquans de Blanche, et les paroles dures de son père, qui avaient été si dures et si injustes, que les deux jeunes personnes qui étaient présentes, s'étaient éloignées les larmes aux yeux.

— Tu ne me dis pas tout, reprit Hélène, mais je le devine bien ; Blanche, à la première occasion me le paiera, ce soir, pas plus loin.

— Tu veux te venger, Hélène !

— Je ne serais pas assez basse pour y songer pour moi ; mais te venger, toi, c'est différent.

— Je crois que ni l'un ni l'autre n'est permis.

— Pourquoi cela ne le serait-il pas ?

— Parce que tout ce qui n'est pas marqué par une résignation entière, complète, sans réserve, est condamné par l'Evangile. Dieu n'a pas dit : Vengez votre frère ; il a dit : aimez-le, ne lui faites pas de mal. Cela est bien différent. Donc le mal que commet l'un n'empêcherait pas que l'autre ne fût aussi coupable.

— Tu oublies ce qui s'est passé au Jardin des Oliviers.

— Bien au contraire, je vais te condam-

ner par-là même, un des disciples de Jésus n'a-t-il pas tiré l'épée pour le sauver ? Jésus lui dit, remettez votre épée dans le fourreau.

Hélène commençait à croire, à son grand regret, que sa sœur avait raison, cependant elle ne pouvait se résigner à rester inactive.

— Néanmoins, reprit-elle en souriant, quand je ferais encore comme saint Pierre à qui l'on attribue cette action, je ne serais pas bien répréhensible, je n'aurai, je pense, jamais la prétention de valoir le *prince* des apôtres.

— Tu parles sans réfléchir, lui dit Clary quoi tu voudrais ne pas valoir davantage que saint Pierre avant son repentir, et quel est le disciple, excepté saint Jean, qui peut te servir de modèle, avant la mort de Notre-Seigneur. Ne voyons-nous pas qu'alors ils l'abandonnèrent tous! Tu ne voudrais pas être meilleure qu'eux?

—Allons, tu as raison, tu es un bon prédicateur. Donc, je ne dirai rien à Blanche?

— Non, car cela ne t'est absolument pas plus permis qu'à moi.

— Tu me vengeras toi-même sans t'en

douter, pensa Hélène en regardant sa sœur. voilà la vraie vengeance pour cette ame méchante qui ne songe qu'à plaire.

Hélène se consola donc par-là de ne pouvoir faire autrement.

VIII.

Quelques semaines se passèrent sans amener rien de nouveau dans leur intérieur.

Blanche venait continuellement voir ses cousines; et monsieur de Reuilly dont

le projet était de se remarier, lui faisait une cour assidue. Le mariage convenait à Blanche et à sa mère; aussi lorsque monsieur de Reuilly se prononça ne rencontra-t-il aucune difficulté.

Les deux jeunes filles ignoraient entièrement les projets de leur père. Elles ne s'étaient nullement aperçu de ses assiduités auprès de Blanche.

Elles avaient été élevées par une gouvernante vertueuse, pleine de tact et d'esprit ; elle leur avait appris à ne jamais juger ni examiner les actions d'autrui : mais elle leur avait surtout re-

commandé de ne jamais juger celles de leur père.

Elles étaient habituées à voir agir leur père, à l'entendre causer sur différents sujets de morale tout autrement qu'elles n'eussent parlé, peut-être, et jamais sans se permettre le moindre raisonnement qui l'eût fait blâmer par elles, ou même excuser. Elles s'abstenaient de rien penser à ce sujet.

Eh! pourquoi les éducations en général, ne sont-elles pas ainsi? Pourquoi, en élevant les jeunes filles, ne leur apprend-on pas que leur premier tort est de juger leurs parens? que cette faute-là, qu'elles ne trouvent pas

dans les examens de leurs livres de prières est pourtant la plus grande de toutes celles que l'enfant peut commettre; celle, qui plus tard, éteint le respect, l'amour et la soumission dont, à tous les âges, ils leur sont redevables[1].

[1] Je dois observer que cette nouvelle a été composée pour un ouvrage d'éducation, et qu'elle est dédiée à une jeune fille. *Note de l'éditeur.*

IX.

Nous avons dit que les deux jeunes filles ne se doutaient nullement de la nouvelle personne qui devait entrer dans leur famille,

et répandre, sur leurs jours, attristés déjà par l'injustice et la haine, plus de malheur et de tristesse encore.

Un jour, M. de Reuilly entra chez ses filles. Elles étaient, comme de coutume, à travailler ensemble dans leur salon d'étude.

— Mes enfans, leur dit-il, en s'asseyant à côté d'Hélène, j'ai à vous annoncer une chose qui m'intéresse vivement, et à laquelle, je pense, vous vous intéressez aussi, comme étant nécessaire à mon bonheur.

— Assurément, dirent-elles toutes deux en même temps.

—Je me marie, dit M. de Reuilly, avec un peu d'embarras.

Ces paroles retentirent au fond du cœur des deux jeunes filles. Elles ne purent répondre qu'un : Ah! très énergique par l'inflexion de voix avec laquelle il fut prononcé, mais qui ne fut senti que par M. de Reuilly.

— Je me marie dans huit jours, continua-t-il, ne paraissant pas remarquer l'émotion d'Hélène, il fallait, à ma vie so-

litaire une compagne, une femme qui pût me consoler un peu de la perte de celle que j'ai tant aimée. J'ai d'abord hésité. Enfin, j'y suis résolu, et hier, j'ai fixé le jour et arrêté toutes mes incertitudes à cet égard.

— Devine, Hélène, dit-il en affectant un air à l'aise, devine quelle est la seconde mère que je te donne.

— Cela me serait fort difficile, mon père; je ne m'en doute nullement. Je puis seulement vous dire que n'importe quelle elle soit, dès qu'elle sera votre femme, nous la respecterons et nous lui obéirons.

— J'espère bien que vous l'aimerez.

— Pour cela il faudra la connaître. Notre obligation ne va pas jusques-là.

— Tu la connais déjà depuis longtemps.

Hélène comprit alors que c'était Blanche.

Un frisson mortel la saisit de la tête aux pieds. C'est Blanche, s'écria-t-elle, avec l'accent d'une douleur profonde. Elle se tut, et n'osa rien ajouter.

— Tu l'as deviné, c'est Blanche; dit son père, d'un air fort sévère, et pourquoi es-tu si désolée que ce soit elle ?

— Mon père, je ne crois pas avoir dit que j'en fusse désolée.

— Non, mais tu me l'as fait comprendre.

— Vous pouvez avoir mal deviné.

— Je veux que vous l'aimiez, dit-il en s'en allant.

Il se leva aussitôt, et ferma la porte de

l'appartement avec une violence qui fit trembler les vitres des croisées.

Hélène demeura stupéfaite, et laissant tomber l'aiguille de la tapisserie qu'elle tenait à la main, elle n'osait regarder sa sœur, qui de son côté n'osait pas même lever les yeux sur elle.

Enfin, chacune d'elles par un mouvement spontané leva les yeux sur l'autre, en même temps, et toutes deux les avaient pleins de larmes.

Elles s'embrassèrent en silence, et ne surent alors que dire mutuellement. Tant de choses venaient les accabler, qu'elles ne pouvaient en exprimer aucune.

— Enfin, dit Hélène, il faut avoir du courage. Hélas! ce n'est pas moi qui vais en avoir besoin; c'est toi, ma bien-aimée. Je serai toujours la mieux traitée, moi; mais toi! et, en disant cela, elle pleurait avec amertume.

— Ne t'inquiète pas ainsi, reprit Clary, et surtout, ma sœur, ne sois pas assez faible pour vouloir essayer de me soutenir contre Blanche, auprès de mon père; sois certaine que ce tort l'irriterait beaucoup et avec raison, et nous préparerait des malheurs sans fin.

— Je ferai ce que je pourrai, dit Hélène. Je sens bien, comme toi, que cela ne doit pas être. Mais, cependant.... j'ai bien peur de manquer quelquefois à mes résolutions.

— Si tu y manques, tout est perdu. D'ailleurs, ayons confiance. Dieu nous aidera, si nous faisons notre devoir. Veux-tu suivre mes conseils?

— Oui, dit Hélène, qui avait pour la vertu de sa sœur une telle vénération qu'elle la consultait toujours et lui obéissait comme un enfant; oui, parle, mon ange.

— Hélène, dit Clary, voici ce que nous devons faire. Nous allons, ce soir (car Blanche viendra certainement pour voir comment nous avons pris la chose), nous allons être fort gracieuses et bonnes pour elle. Nous ne lui dirons pas de mensonges, nous ne lui ferons pas croire à une ten-

dresse que nous n'avons pas; mais, dès ce soir, nous ne contesterons plus avec elle, sur rien, et nous lui céderons, au contraire, avec affectation, afin qu'elle puisse comprendre que nous lui serons toujours soumises, comme nous devons l'être.

De plus, nous nous empresserons de faire pour elle tout ce qui pourra lui être agréable, sans lui parler de ce que notre père nous a dit; elle saura par lui que nous en sommes instruites. C'est assez.

— Tu as raison, Clary, nous ferons ainsi que tu viens de dire.

— Me le promets-tu, dit sa sœur en l'embrassant?

— Pourquoi pas, dit Hélène avec vivacité..... Elle avait déjà la conscience qu'elle manquerait à cette résolution ; mais, comme elle en avait honte, elle était mécontente que sa sœur la devinât.

— Parce que je te connais, dit Clary, je sais.....

— Tu sais que je ne pourrai jamais te voir maltraiter par elle. Oh ! cela est facile, très facile à savoir.

— Hélène, je t'en supplie, ne sois pas ainsi.

Comme Hélène allait répondre, Blanche et sa mère arrivèrent dans la grande allée du château.

— Tiens, dit Hélène, la voici précisément.

— Allons, reprit Clary, descendons ensemble, amie. Embrasse-moi, et tu vas voir comme cette première entrevue va réussir, si tu fais comme je t'ai conseillé.

Elles descendirent dans le parc à la rencontre de leur cousine, qui les reçut avec un air si aimable, si doux, si caressant, qu'Hélène dit tout bas à sa sœur en riant :

— Il paraît qu'elle a fait sa méditation sur le même sujet que nous.

— Tant mieux, dit Clary, c'est bien ce qu'il faut.

Elles entrèrent toutes ensemble dans le salon où M. de Reuilly les joignit un moment après.

X.

Rien n'attriste davantage un intérieur, comme d'y voir paraître, pour en faire partie, un individu qui y était étranger. Pour

accepter ou recevoir dans la famille un être nouveau, il faut beaucoup l'aimer déjà, ou beaucoup compter sur lui pour l'avenir.

Mais quand aucun souvenir, ni aucune espérance ne viennent aider à la répugnance de se voir un de plus, c'est une tristesse de tous les instans. Cela désole.

Blanche de Sérié n'avait jamais été dans l'intimité de ses cousines. Nous avons déjà dit combien leurs caractères étaient différens, et combien elles étaient peu faites pour s'aimer.

Blanche avait malheureusement la con-

viction que ses cousines valaient mieux qu'elle. Il n'en fallait pas davantage pour que son méchant cœur leur en voulût. Les deux sœurs avaient peut-être la conviction, non pas de valoir mieux, mais que Blanche valait peu. C'est ce qui achevait de les dés-unir.

Blanche devinait cela.

Une chose extraordinaire et vraie, c'est qu'on devine plus facilement encore la haine que l'amour. La modestie a un bandeau : l'envie a cent yeux.

La première soirée que toutes les personnes dont nous avons parlé passèrent

ensemble, fut très froide et très gênée. Cela devait être.

Le continuel sourire qu'on voyait sur toutes les lèvres ; ce sourire persistant qui est plus sévère que le silence, plus cruel que les pleurs ; ce sourire qu'avait tout le monde, aigrissait au lieu de mettre à l'aise. La bonhommie eût été mille fois moins coupable que cette fausse amitié qu'on se croyait obligé d'avoir.

N'importe quel sujet on traitât, que les uns fussent d'un avis et les autres d'un autre, chaque phrase finissait par un *vous avez raison*, qui faisait immédiatement taire l'interlocuteur approuvé.

Une discussion douce eût certes amenée moins de bruit que cette approbation *à la fin du sujet*, qui ne contentait personne.

Madame de Sérié fut la seule, durant toute la soirée, qui ne fut nullement gênée, par la raison qu'elle ne se mêla de rien. Elle était si contente de voir sa fille heureuse; elle était si loin de croire à la haine et à la méchanceté, qu'elle voyait toujours les choses sous leur aspect superficiel, et ne se permettait jamais de passer outre sur aucun point. Donc, avant qu'elle eût pu deviner que sa fille était envieuse, jalouse, méchante, indiscrète, il eût fallu

une révolution complète dans son esprit.

Il est des natures si exclusivement bonnes, si dénuées de toute fausseté et de toute malice, qu'il leur est impossible de supposer le mal et d'y croire. Elles sont vouées aux autres par un sacrifice si entier, si continuel; elles sont si paisiblement reposées dans le bonheur de ne penser mal de personne, qu'on leur ferait un véritable tort de les éclairer et de les instruire. Cette destruction morale les jetterait dans un trouble désolant. Elles sont faites pour être heureuses dans leur illusion et leur ignorance. Elles vivent en paix comme des ombres qui vont droit au ciel.

Ames d'anges, et qui ne sont malheureusement jamais appréciées qu'au jour de leur éternel départ; au jour de la mort, où tout se juge enfin, où tout s'éclaircit à la lumière de la vérité.

Madame de Sérié était ainsi! pendant la moitié de la soirée, elle fut la seule vraiment contente et sans embarras; mais, à la fin, son excellent cœur devina du moins qu'on avait quelque chose, et elle s'inquiéta. La médiocrité de son esprit ne l'empêchait pas de saisir vite les nuances et les impressions des caractères; l'esprit du cœur est plus fin, plus actif et plus pénétrant que l'autre.

Le lendemain, la même journée recommença; mais comme on demeura ensemble tout le temps, cela devint un peu plus difficile. Cependant, grace à la résolution que Clary avait prise, et qu'Hélène avait promis de tenir aussi, grace à cette résolution de toujours éviter de fâcher Blanche, et de tout supporter d'elle, on fut encore d'assez bonne humeur, et le soir arriva sans grands ennuis. Le lendemain on se réunit encore à midi pour jusqu'au soir. Ce jour-là il plut toute la journée. Comment faire? rester ensemble pendant onze heures, c'était difficile! De temps en temps Clary montait chez elle; Hélène allait et venait, de sa chambre au

salon, du salon dans le vestibule; mais enfin le point de réunion était au salon, il fallait bien s'y rendre.

Madame de Sérié faisait à elle seule les frais de la conversation. Assise à côté de la cheminée, les pieds sur un carreau de velours, et tenant une tapisserie au gros point dont elle remplissait le fond, regardait au-dessus de ses lunettes d'écailles, quand le silence trop prolongé des quatre personnes qui étaient devant elle l'inquiétait trop. Il y eut un moment où elle les aurait crus endormis, si elle ne se fût aperçue que M. de Reuilly jouait avec un couteau d'ivoire, en

coupant un livre nouveau ; que Clary travaillait avec assiduité et sans oser lever les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux de son père, ou ceux de sa sœur, qui suffoquait de colère , outrée de tous les mots piquans qui avaient déjà été lancés à la pauvre Clary, et qui en laissaient présager tant d'autres. De temps en temps madame de Sérié disait : Mon Dieu, quel temps épouvantable ! quelle pluie ! quel orage ! On répondait : Oh ! il fait un temps affreux , c'est déplorable. Puis on rentrait dans le silence.

Mais il n'était pas dans l'habitude de mademoiselle Blanche de Sérié de se taire long-temps. Une heure passée ainsi lui fai-

sait mal aux nerfs, et on ne gagna à l'avoir forcée à se taire que de se trouver condamné à l'entendre parler ensuite pendant deux heures, sans s'arrêter.

Sa mère lui trouvait tant d'esprit! M. de Reuilly la trouvait une *femme si supérieure*, que voilà la conversation animée de nouveau et les discussions recommencèrent.

Par malheur, Hélène et Clary avaient un esprit juste et prompt, et aux sottises que Blanche débitait, elles ne pouvaient dissimuler leur étonnement et leur désapprobation. Elles sauvaient leur conscience par le

silence, mais Blanche comprenait en un instant qu'elle était jugée; elle avait d'ailleurs l'agrément de supposer toujours qu'on la blâmait. Chose extrêmement agréable dans un intérieur, que ces caractères qui croient toujours au moindre mouvement de désapprobation, ou au moindre sourire, qu'on se moque d'eux.

Ce fut ainsi ou à peu près que se passa le temps qui précéda le jour du mariage.

La veille, au soir, le contrat fut signé; et, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là, voilà ce qu'on entendit.

Le marquis de Reuilly donnait à sa femme, Blanche de Sérié, l'assurance de jouir après sa mort de tous ses revenus, montant à quarante-cinq mille livres de rente, soit pour les terres et dépendances du château de Reuilly, soit pour celles que le marquis possédait en Limousin. Sa fortune ne devait revenir en totalité à ses héritiers qu'après la mort de madame la marquise de Reuilly.

Hélène, fille aînée du marquis de Reuilly, devait, à la mort de son père, entrer en possession de la moitié de la fortune, et n'avait droit à aucune autre partie avant la mort de madame la marquise de Reuilly.

Il n'était nullement question de Clary.

En entendant cette clause révoltante, Hélène fut indignée. Elle résolut, quand son tour viendrait, de refuser de signer un acte si injuste. Mais heureusement, comme elle allait parler, elle fit une réflexion.

Je perds ma sœur si je fais cela. Elle signa donc sans rien dire; et quand elle prit la plume pour la donner à sa sœur, elle se jeta dans ses bras avec une telle effusion de tendresse, en pleurant avec

tant de vérité, que Clary en fut émue, troublée. Elle l'embrassa aussi, essuya son beau visage blanc comme de la cire, et mouillé, non de ses propres larmes, mais de celles de sa sœur..... puis, fut embrasser son père comme les autres; elle revint à sa place avec un calme, et surtout une simplicité qui fit l'admiration de tout le monde.

Le lendemain, dans la chapelle du château, Blanche reçut la bénédiction nuptiale, et M. de Reuilly la présentant à ses parens, leur dit avec joie :

Aimez-la comme une amie ;

Et à ses filles :

Aimez-la comme une mère.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, imprimerie de E. JACQUIN.

